

LE
PONT DE KEHL

OU
LES FAUX TÉMOINS,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

de Jean Guillaume Antoinette Lige
PAR MM. **CUVELIER**, **ÉTIENNE ARAGO**
ET **DESVERGERS**,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 6 AOUT 1824.

~~~~~  
  
~~~~~

TH

PARIS,

CHEZ { M^{me}. HUET, Éditeur-Libraire, rue de Rohan, n.
BARBA, Libraire, Palais-Royal;
DELAVIGNE, Libraire, rue Bourg-l'Abbé, n. 34, passage
de l'Ancre.

1824.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

GÉRARD , ancien soldat.....	MM. Frenoy.
VICTOR , son fils, sergent d'artillerie de marine.....	<i>Chéry.</i>
DUMONT , fermier.....	<i>A. Gauthier.</i>
CHARLES , son fils, sergent-major de ligne.....	<i>Dubiez.</i>
KOLMAN , charbonnier.....	<i>Raffille.</i>
BURK , contrebandier.....	<i>Firmin.</i>
PÉTERS , pêcheur.....	<i>Boisselot.</i>
FREYTAG , garçon pêcheur.....	<i>Paul.</i>
MAURICE , adjudant-sous-officier.....	<i>Gilbert.</i>
SANS-REGRET , caporal.....	<i>Jolly.</i>
SCHWARTZ , charbonnier.....	<i>Charles.</i>
UN OFFICIER BADOIS	<i>Sallé.</i>
MARCELINE , femme de Gérard.....	M^{mes} Vsannaz.
ROSE , amante de Victor.....	<i>Olivier.</i>
BERTHE , femme de Kolmann.....	<i>Palmyre.</i>
Soldats Français et Badois.	
Villageois et Villageoises des environs de Strasbourg.	

LE PONT DE KEHL,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un site champêtre sur les rives du Rhin dont un bras traverse la scène : dans le plus grand lointain s'élèvent les montagnes de la Forêt Noire, elles sont en partie couvertes d'arbres touffus ; à gauche du spectateur, sur le devant, on voit une entrée de ferme formant une espèce de pavillon rustique avec une barrière qui conduit à une maison qu'on suppose un peu plus éloignée ; en face à droite, est un berceau de feuillage, et plus loin près du fleuve, une cabane de bateliers ; entre la cabane et le berceau, se voient un vieux mur et quelques ruines.

SCÈNE PREMIÈRE.

BURCK, seul.

(Il entre avec mystère, il regarde partout avec précaution, et revient vers l'avant-scène.)

LE plus grand calme règne partout... et cependant je ne suis pas tranquille... je voudrais être loin d'ici... et, quand je songe que je n'ai que cette partie du Rhin à traverser pour être en pays étranger !... *(il montre la rivière.)* Dumont m'a défendu de venir le voir !... ma situation ne peut durer... il faut que ce matin même on lui remette cette lettre, *(il la montre dans sa ceinture)* ; il me donnera ce que je lui demande, ou parbleu !... il croit que j'ai anéanti le billet qu'il m'a écrit, pour acheter à prix d'or mon témoignage... il est là, il ne me quittera plus ; et, si tôt ou tard maître Dumont fait le récalcitrant... éveillons le garçon batelier pour le charger de mon message... *(il va vers la cabane du fond.)* que vois-je ? *(il regarde vers le Rhin.)* le passeur est déjà à l'ouvrage... le bac est de l'autre côté du fleuve... à cette heure de la nuit... par quel hasard ? *(on en-*

tend trois sons de trompe longs et prolongés; aussitôt une lumière parait à la fenêtre la plus élevée du pavillon, à l'avant scène : Burck a observé avec surprise ces divers mouvemens.) Que signifient ces signaux? Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire... (il regarde au fond.) Le bac approche de la rive... Je crois y distinguer une femme... (il revient.) La porte de la veuve Gutberg s'ouvre... Quel mystère!... cachons-nous, et tâchons de découvrir. (en parlant, il se glisse sous le berceau de feuillage.)

SCENE II.

BURCK, caché, PETERS, FREYTAG et MARCELINE
au fond; ROSE, une petite lanterne à la main, à la porte de la maison.

ROSE, à travers la barrière entr'ouverte.

J'ai entendu le signal, c'est elle!... (elle cache sa lanterne.) attendons qu'elle soit seule. (Elle reste cachée par la saillie du mur; pendant ce temps, on a vu aborder le bac guidé par Freytag et le vieux Péters; Marceline en descend, Péters amarre le bac avec une chaîne de fer.)

FREYTAG.

Vous y voilà, bonne femme!

MARCELINE.

Bien, mes amis... voici votre récompense. (Elle leur donne une pièce d'argent.)

FREYTAG.

Un thaler!... tenez, not' maître...

PÉTERS.

Le vieux Péters vous remercie, brave dame; le bac et moi, j' sommes toujours à vot' service.

FREYTAG, tirant sa révérence.

Et le petit Freytag, le passeux, aussi.

PÉTERS.

Viens, Freytag, il est temps d'aller prendre du repos... .

FREYTAG.

Oui, père Péters... mais ça ne s'ra pas long; car l' point du jour n'est pas loin. (ils saluent, et rentrent dans leur cabane.)

SCENE III.

BURCK, caché, ROSE, MARCELINE.

(Les deux femmes s'avancent dans l'ombre, se rejoignent et se recon-

naissent ; dans ce moment , Burck allonge la tête , et se montre sous le feuillage.)

MARCELINE.

Ma chère Rose !

ROSE.

Bonne Marceline ! (elles s'embrassent.)

BURCK , à part.

La femme de celui que nous avons fait condamner !

MARCELINE.

Chère amie ! . . . il est donc sur la terre quelqu'un qui s'intéresse à l'épouse du malheureux Gérard !

ROSE.

N'êtes-vous pas la mère de Victor , de celui que je devais épouser ! . . . Eh ! quand votre mari serait coupable . . .

MARCELINE.

Non , non , il ne l'est pas .

ROSE , la main sur le cœur.

Ah ! que j'aime à le croire !

MARCELINE.

Ce n'est pas sans danger peut-être , qu'après six mois d'absence je reviens aujourd'hui près de toi . . . qu'il me tarde d'expliquer ! . . .

ROSE.

Je ne puis vous recevoir chez nous : ma tante Gutberg est accablée par le désespoir et par ses souffrances ; à la perte de son époux , il faut joindre encore celle de sa fortune , car mon oncle Gutberg ne laissa aucun renseignement qui pût nous apprendre entre quelles mains était déposé le fruit de ses travaux et de ses économies ; avec lui , nous avons tout perdu .

MARCELINE.

Pauvre femme ! à Dieu ne plaise que je veuille aggraver ses malheurs par ma présence !

ROSE.

Mais comment votre mari a-t-il pu être condamné pour un crime qu'il n'a pas commis ?

MARCELINE.

Rose , je vais te parler comme je le ferais devant Dieu . . . tu sais que mon époux retiré du service avait été fait garde général de ce canton , et que ton oncle Gutberg aimait beaucoup à prendre l'exercice de la chasse . . . Un soir , il vint emprunter à Gérard , son fusil pour chasser le lendemain , en convenant qu'ils se retrouveraient sur la lisière du bois . Juge de ma terreur , en apprenant à mon réveil que le fermier Gutberg venait d'être assassiné , et que

mon mari était arrêté et conduit à Strasbourg comme auteur du meurtre. Je courus à la ville, on ne me laissa qu'avec peine entrer dans le cachot du malheureux accusé ; il me jura qu'il n'était point coupable, qu'il avait été arrêté auprès du corps expirant du malheureux Gutberg, lorsqu'il lui prodiguait des soins devenus, hélas ! inutiles... son fusil prêt la veille, paraissait avoir été employé à commettre le crime... Gutberg s'était-il lui-même donné la mort?... sa position, sa fortune, détruisaient cette idée. Mais qui s'en était servi ? C'est ce que Gérard ne pouvait expliquer. Traduit en justice, cette circonstance tourna contre lui et devint accablante, lorsque deux témoins attestèrent avoir vu de loin Gérard tirer à bout portant sur Gutberg.

ROSE.

L'un de ces deux témoins, n'était-il pas ce misérable Burck, ancien contrebandier retiré dans ce canton ? (*Burck se montre.*)

MARCELINE.

Oui, ma chère amie ; mais le second était le riche monsieur Dumont, notre ancien procureur fiscal.

ROSE.

Oh ! je ne le connais que trop ! ma tante lui doit une somme très-forte : c'est un homme rusé, processif, ne disant jamais ce qu'il pense... je crains beaucoup...

MARCELINE.

Il n'était pas l'ami de ton oncle ?

ROSE.

C'est vrai : ils avaient eu plusieurs différens.

MARCELINE.

Mon époux fit valoir toutes ces raisons pour récuser les témoignages de ses accusateurs ; mais en vain il invoqua contre eux l'opinion publique... il fut condamné. (*elle essuie ses larmes.*)

ROSE.

Marceline, Marceline, calmez-vous.

MARCELINE.

Je résolu de l'arracher à la mort. Tout ce que je possédais, fut employé pour préparer son évasion ; les portes de la prison s'ouvrirent, et nous franchîmes le Rhin, en nous dirigeant vers la forêt Noire.

ROSE.

Ah ! croyez Marceline, que mon cœur éprouva une joie bien douce, en apprenant que Gérard était sauvé : les parens de mon cher Victor n'étaient-ils pas les miens ?

MARCELINE.

Nous trouvâmes un asile de l'autre côté de ces montagnes, dans

l'habitation d'un chef de charbonniers : ce brave homme , ancien militaire , avait reçu jadis de mon mari , un service lorsqu'il était prisonnier en France... c'est chez lui que mon fils viendra me retrouver.

ROSE , *l'interrompant.*

Votre fils ! quoi ! vous attendez Victor ?

MARCELINE.

Sa dernière lettre m'annonce qu'il veut quitter le service , quoi qu'il ait obtenu le grade de sergent-major dans l'artillerie de la marine... il est débarqué à Toulon , et il arrivera ici le dix-neuf au soir.

ROSE.

Eh ! mais , c'est aujourd'hui même.

MARCELINE.

Voilà pourquoi je t'ai demandé ce rendez-vous. Le malheureux , il croit venir goûter le bonheur auprès de ses parents !

ROSE.

Il ignore donc la condamnation qui flétrit l'auteur de ses jours... quelle sera sa douleur , lorsqu'il apprendra cette horrible nouvelle !

MARCELINE.

Rose , c'est en toi que j'espère : tu as l'amour , la confiance de Victor ; promets-moi de voir mon fils avant qu'un autre ait pu lui porter ce coup fatal... tu l'assureras de l'innocence de son père... oh ! oui , de son innocence ; je l'atteste en face du ciel !

ROSE.

Soyez sans crainte , ma mère... mais , comment Victor pourra-t-il se rendre dans votre asile ? faudra-t-il que je l'y fasse conduire ?

MARCELINE.

Non , mon enfant ; le vieux Kolmann , ce chef de charbonniers , doit venir ici dans la journée... il se concertera avec toi. (*on entend le son d'une cornemuse et des chants rustiques.*)

ROSE.

J'entends les pasteurs qui se rendent aux champs.

MARCELINE.

Il est temps de nous séparer : il faut que j'aille à Strasbourg , chez l'homme de loi , qui s'est chargé de demander la révision du procès criminel.

BURCK , *à part.*

Ah ! ah ! c'est bon à savoir.

ROSE.

Adieu donc , ma mère.

MARCELINE.

Adieu , cher enfant. (*elles s'embrassent , puis se séparent. Burck*

se montre avec précaution, il les suit des yeux. Rose rentre doucement dans la maison, et Marceline disparaît dans le fond.)

SCENE IV.

BURCK, *seul.*

Le hasard m'a bien servi! allons, allons, il faut quitter ce pays, mettre la distance des mers entre la justice et moi. (*tirant le billet de sa ceinture.*) voici la lettre qui contient ma demande à Dumont... la somme est un peu forte; mais il est riche, je puis le perdre, et, corbleu! s'il ne satisfait pas aujourd'hui même...

FREYTAG, *chantant au dehors.*

Petit et gros y passeront tous deux,
Y a un' Providence pour les pêcheurs.

SCENE V.

BURCK, FREYTAG.

Freytag porte un petit filet au bout d'une perche.

BURCK.

Ah! ah! voici le pêcheur... Ecoute ici, mon ami.

FREYTAG.

Ne me retenez donc pas, car l'heure se passe, et le temps perdu, ça ne se répare jamais, ça.

BURCK.

C'est juste. (*Freytag veut fuir: il l'arrête.*) Dis-moi, l'ami, combien gagnes-tu à la pêche?

FREYTAG.

C'est selon... quand il est gros, le florin; quand c'est du frétin, la pièce d'un franc... Mais l'poisson va s'impatienter.

BURCK, *le retenant.*

Encore un mot: si, en te retenant, je te faisais gagner une pièce d'or.

FREYTAG, *riant.*

Une pièce d'or? laissez donc!.. vous vous gaussez; mais on n'prend qu'un goujon à c't'amorce-là!

BURCK.

Rien n'est plus positif. (*Montrant l'écrit.*) Vois-tu ce billet? (*à part.*) Voyons s'il sait lire. (*Montrant l'adresse.*) Qu'est-ce qu'il y a là?

FREYTAG.

Est-ce que j'connaissons c'grimoire du diable?

BURCK, *lisant*.

Il y a : un louis au porteur.

FREYTAG.

Tiens... dans c'noir et c'blanc, y a un louis d'or?... Qu'est-ce qu'il faut faire pour le gagner? pas d'mal à personne, d'abord... l'passeux Freytag n'mange pas de c'pain-là.

BURCK.

Sois donc tranquille; cette lettre fera un vrai plaisir, et rendra service à celui qui la recevra.

FREYTAG.

C'est différent, donnez... (*Il la prend et la retourne.*) A qui la porter?... (*Il pose son filet contre la cabane.*)

BURCK.

Connais-tu cette grosse ferme là-bas?

FREYTAG.

J'sommes des Ardennes, et passeux d'puis peu de jours, j'n'ons jamais quitté not' bac.

BURCK, *à part*.Tant mieux. (*haut.*) Tu demanderas M. Dumont.

FREYTAG.

M. Dumont.

BURCK.

Tu lui remettras cette lettre en secret, quand tu seras seul avec lui.

FREYTAG.

C'est dit.

BURCK.

Prends bien garde...

FREYTAG.

A mossieux Dumont... la lettre en s'cret... Prenez-vous l'petit Freytag pour un' bête?

BURCK.

Outré la récompense qu'on te donnera, voici déjà un à-compte... (*Il lui donne une pièce d'argent.*) Tu lui diras que j'attendrai sa réponse dans une heure, sous les peupliersFREYTAG, *regardant*.

Là-bas, sur le chemin du pont de Kehl?

Le Pont de Kehl.

BURCK.

Justement. (*Le conduisant du côté opposé.*) Tiens, prends ce sentier détourné... vois-tu la ferme près du petit bois, un petit quart de lieue, tout droit.

FREYTAG.

J'la touchons du doigt et de l'œil, laissez faire. (*Burck sort à droite, en dirigeant Freytag vers les ruines, à gauche; Rose paraît derrière la barrière.*)

SCENE VI.

ROSE, seule.

Ma pauvre tante n'est pas mieux! je vais prévenir sa famille... Grand Dieu! que deviendrai-je, si elle succombe? irai-je, pour me donner un protecteur, manquer à la foi que j'ai jurée à Victor? non, non, plutôt mourir... Si mon amant est malheureux, c'est une raison pour l'aimer davantage!.. Convaincue maintenant que sa famille n'a pas mérité ses malheurs, je dois tout faire pour la sauver. (*En parlant elle a pris son panier, et va pour sortir.*)

SCENE VII.

ROSE, DUMONT; *il arrive en arrière du berceau par l'endroit où la route ordinaire est supposée passer.*

DUMONT.

Eh! où courez-vous donc, mademoiselle Rose?

ROSE, *se retournant.*

M. Dumont! (*Elle est surprise, embarrassée.*)

DUMONT.

Un moment, s'il vous plaît.

ROSE.

La situation de ma tante exige que je me rende promptement au village.

DUMONT, *la prenant par la main.*

C'est justement dans les intérêts de cette bonne tante que je viens tout exprès pour vous parler.

ROSE.

Eh bien! M. Dumont.

DUMONT.

Vous n'ignorez pas, ma chère enfant, que la mort déplorable

de votre oncle Golberg, vous laissant dans un état voisin de la misère, je vins à votre secours et je prêtai une somme assez forte à votre tante, qui me donna pour hypothèque cette maison ?

ROSE.

Vous l'avez assez tourmentée pour cette dette, je ne puis l'oublier.

DUMONT.

Que voulez-vous, mon enfant, l'époque du remboursement est passée, et je n'ai rien reçu. Dans ce cas, il faut bien qu'un créancier fasse les démarches nécessaires pour se saisir du gage que son débiteur lui a donné.

ROSE.

Lorsque ce créancier est barbare, insensible.

DUMONT.

Ah ! voilà les grands mots... mais je ne suis rien de tout cela, et je vais vous le prouver. J'ai rempli toutes les formalités voulues par la loi ; dès demain, je puis faire vendre cette habitation.

ROSE.

Ciel ! et ma pauvre tante ! que deviendrait-elle ?

DUMONT.

Ma foi, ce qu'il plairait à Dieu... si vous ne payez pour elle.

ROSE.

Moi !

DUMONT.

Oui, Rose, mon fils vous aime : il veut vous épouser.

ROSE, avec effroi.

Lui !

DUMONT.

Pourquoi tant se récrier ? mon fils est un bon militaire, il est déjà sergent-major, il sera officier un de ces jours... je suis riche ; après moi, tout. En attendant, cette propriété, aimable Rose, sera votre dot ; j'anéantis ma créance ; je vous donne cette maison avec les dépendances, et vous laissez tout à cette bonne vieille tante aussi long-temps qu'elle sera encore dans ce bas monde... Eh bien ! que dites-vous de ce projet ?

ROSE.

Que mon cœur est engagé dès long-temps à un autre.

DUMONT.

Et cet autre ?

ROSE.

C'est Victor.

DUMONT.

Le fils de l'assassin de votre opcle ! se pourrait-il ?

ROSE.

Dieu sait la vérité. Le père de Victor prouvera peut-être un jour la fausseté de l'accusation.

DUMONT, *cachant son trouble.*

Contes et chimères, que tout cela. Rose, je n'ai plus qu'un mot à vous dire : Charles, mon fils, a quitté son régiment, qui est en garnison à Strasbourg ; il est chez moi depuis hier soir, il a obtenu la permission de venir passer deux jours dans sa famille. Charles va venir vous présenter son hommage, je vous invite à l'entendre... Mais si vous êtes insensible à son amour, si vous ne lui permettez pas d'aspirer à votre main ; que dis-je ? s'il n'en a pas la promesse formelle... dès demain, je fais vendre ce bien, entendez-vous, Rose ?..... Alors, nous verrons si M. Victor, sans famille, sans ressource, viendra vous donner asyle et protection, à vous et à votre tante.

ROSE, *effrayée.*

Quel avenir il nous prépare !

DUMONT, *regardant.*

Mon fils me suit ; vous allez prononcer vous-même sur votre destinée et sur le sort de celle qui vous servit de mère.

ROSE, *avec fermeté.*

M. Dumont, vous avez le pouvoir de briser mon cœur, non de le changer. Ma main ne peut appartenir à Victor, je le sais... mais je ne la donnerai jamais à personne ; adieu.

(Elle prend son panier et s'éloigne vivement par le fond.)

SCENE VIII.

DUMONT, CHARLES.

(Charles accourt en ce moment avec gaité.)

CHARLES.

Eh bien ! mon père, vous laissez partir Rose ? et moi qui accourais avec empressement... Où va-t-elle donc ?

DUMONT, *à part.*

Cachons-lui sa résistance. *(haut.)* Rose va chercher du secours pour sa tante... La pauvre femme est assez mal, à ce qu'il paraît.

CHARLES.

Eh ! que vous a-t-elle dit sur la proposition de mariage ?

DUMONT.

Qu'elle verrait... elle réfléchira.

CHARLES.

Ainsi mon amour est méprisé !

DUMONT.

Sois tranquille : je viens de la placer dans une alternative qui ferait chanceler une résolution plus obstinée que la sienne.

CHARLES.

Quoi ! vous profiteriez de la situation de sa tante pour forcer son consentement ?

DUMONT.

L'amour que tu as pour elle, des intérêts de sa famille, d'autres raisons plus importantes encore que je ne puis t'expliquer, exigent l'accomplissement de ce mariage.

CHARLES.

Vous avez beau dire, mon père, je renoncerai à la main de Rose, si je ne la dois pas à son cœur.

DUMONT.

Je te conseille d'approuver son refus... il est certain que mademoiselle Rose montré beaucoup de délicatesse, en te préférant le fils du meurtrier de son père.

CHARLES.

Victor fut jadis mon rival ; mais peut-il prétendre encore... où est-il ?

DUMONT.

Il s'est enrôlé six mois après ton départ. Son régiment est, dit-on, aux Colonies.

CHARLES.

Victor fut mon compagnon d'enfance ; vous me dites qu'il est soldat... ah ! s'il était ici !..

DUMONT.

Voudrais-tu te mesurer avec le fils d'un assassin ?

CHARLES.

Je vous avoue, mon père, que j'ai de la peine à le croire.

DUMONT, *agité.*

Comment, mon fils ; douterais-tu de ce que mes yeux ont vu, de ce que j'ai déposé moi-même sous serment ?

CHARLES.

Loïn de moi cette pensée... mais Gérard était un si honnête

homme, que sans votre témoignage... Quoiqu'il en soit, mon père, je ne veux pas que le consentement de Rose soit forcé, l'honneur l'exige.

DUMONT.

L'honneur!

CHARLES.

Je la verrai, je lui parlerai moi-même... *(Regardant au fond.)* Voici l'adjudant-sous-officier de notre bataillon, que j'ai engagé à venir à la fête du village, avec quelques-uns de mes camarades; plus de discussion, mon père, tâchons qu'en ce jour tout le monde soit heureux.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, SANS-REGRET, un Sergent et plusieurs Musiciens.

(Les militaires arrivent gaiement; Charles va au-devant d'eux.)

CHARLES.

Soyez le bien venu, mon adjudant.

(Il le prend par la main.)

SANS-REGRET.

Bonjour, mon sergent.

MAURICE.

Nous avons obtenu la permission du colonel pour venir passer la journée avec toi. Nous repartirons ce soir, car demain, ta compagnie est de garde au pont de Kelh... Après le plaisir, le devoir; ça va tout seul, morbleu!

DUMONT.

J'ai l'honneur de saluer M. l'adjudant.

MAURICE, *il le regarde étonné.*

Quel est cet homme?

CHARLES.

C'est mon père.

MAURICE, *le saluant*

Ah! M. Dumont, je suis enchanté. *(à part.)* Le diable tu l'emporte je croyais... *(Il s'essuie avec son mouchoir.)*

DUMONT.

Vous avez bien chaud, monsieur?

MAURICE.

Oui. L'eau coule de ma moustache. J'ai fait le chemin au pas accéléré, morbleu! et par un soleil superbe!.. Ces messieurs de

l'harmonie ont voulu venir à votre fête pour faire danser vos villageoises, si elles sont jolies, s'entend.

CHARLES.

Elles sont charmantes.

MAURICE.

Jamais elles n'auront eu un pareil bal.

SANS-REGRET.

Je le crois, mon adjudant, des clarinettes, des bassons, des cors, jusqu'au petit tambour... il n'y manquera que la grosse caisse.

CHARLES.

Nous avons le tambourin du village.

SANS-REGRET.

Parbleu, je le battraï.

DUMONT.

Mais avant, il faut vous rafraîchir.

MAURICE.

Très-volontiers.

DUMONT.

L'heure du déjeuner est passée; mais le dîner ne se fera pas attendre. *(Il sort.)*

MAURICE.

Je suis arrivé un peu tard, parce que j'ai rencontré sur la route un sergent-major des canonnières de marine; nous avons conté nos guerres: ça mène loin, ces récits-là.

CHARLES.

Où est-il donc?

MAURICE.

Nous l'avons laissé dans le bois; il était si fatigué... son voyage, une longue route.

SANS-REGRET.

Nous savons ce que c'est que ce jeu-là.

CHARLES.

Il fallait l'inviter à la fête... mais il va traverser le village, nous le reverrons; un camarade de plus.

SANS-REGRET.

Ça n nuit pas... Tenez, je l'aperçois là-bas. Je vais l'attendre et tâcher de vous l'amener.

MAURICE.

C'est cela; plus on est de fous, plus on rit.

(Ils sortent.)

SCENE X.

SANS-REGRET, VICTOR.

SANS-REGRET, à la cantonnade.

Je vais vous rejoindre tout-à-l'heure avec le camarade. (*On voit arriver Victor, il regarde tout ce qui l'entoure.*) Major, je suis chargé de vous inviter à vous reposer avec quelques camarades qui vont se mettre à table, et j'dis qu'en route une halte semblable, ça ne se refuse pas.

VICTOR.

Je vous remercie, caporal; mais je suis de ce village même.

SANS-REGRET.

Ah! ah!

VICTOR.

Je vais d'abord voir mes parens.

SANS-REGRET.

La nature avant tout, rien de plus juste.

VICTOR.

Ensuite j'irai remercier ceux qui m'invitent.

SANS-REGRET.

Vous les trouverez dans la propriété du riche fermier, monsieur Dumont.

VICTOR.

Ah! Charles, son fils a été mon camarade dans mes premières années.

SANS-REGRET.

C'est notre sergent-major... après les combats on se revoit avec tant de plaisir!... J'vas vous annoncer.

(*Il sort rapidement.*)

SCENE XI.

VICTOR, seul, il regarde autour de lui avec satisfaction.

Me voilà donc dans mon pays!... Quel plaisir, après tant d'années d'absence, de retrouver les lieux qui vous ont vu naître, de se reposer à l'ombre de ces arbres qui ont ombragé les jeux de l'enfance... Oui, voilà la place du village... J'aperçois près du bois la maison de mon père... n'attendons pas davantage... (*Regardant au fond.*) Qu'elle est cette jeune fille qui se dirige de ce côté? Oh! comme le cœur me bat!... c'est elle, c'est Rose!...

Quel plaisir de voir ma bonne amie la première, d'apprendre d'elle des nouvelles de ma famille (... L'amour devait ce dédommagement à la constance.

SCENE XII.

VICTOR, ROSE.

(Elle arrive tristement et rêveuse , portant au bras son panier ; elle lève les yeux , s'arrête , reconnaît Victor , et jète un cri.)

ROSE.

Mes yeux ne me trompent-ils pas ?

VICTOR.

Ma chère Rose !

ROSE.

Ah ! c'est lui ! (Elle tombe dans ses bras.)

VICTOR.

Oui , c'est Victor , c'est ton ami. (Il l'embrasse.) Tant que ma patrie eut besoin de mon bras , je le lui consacrai : aujourd'hui , la paix , en comblant tous nos vœux , me permet enfin de venir cultiver cette terre , que pendant six ans j'ai su défendre , et j'accours auprès de ce que j'ai de plus cher au monde , ma première amie , mes bons parens !... dis-moi , Rose , comment se portent-ils ?

ROSE , à part.

Je ne pourrai jamais lui apprendre...

VICTOR.

Tes yeux semblent éviter les miens !... Rose , que dois-je penser ? Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

ROSE , pleurant.

Ne plus t'aimer ! ah ! ne soupçonne pas ma constance.

VICTOR.

Cependant , tu pleures ! Qu'est-il arrivé , parle ? n'es-tu plus la fiancée de Victor ?

ROSE.

Les temps sont bien changés ; il faut nous séparer.

VICTOR.

Nous séparer !... Rose , voilà donc le prix de mon amour ? Loin de toi , ton souvenir m'a consolé , veux-tu que ta présence me désespère ?... Ah ! rétracte ces paroles , dis-moi...

ROSE.

Victor , ton père... (Elle se couvre le visage de ses mains.)

Le Pont de Kehl.

VICTOR.

S'opposerait-il à notre union ? Bannis tes alarmes , il m'aime , il cédera à mes prières , quand je lui dirai : mon père , un avancement rapide m'était promis par mes chefs ; les images de gloire et de fortune qu'ils faisaient sans cesse briller à mes yeux avaient exalté mon imagination , enflammé mon courage ; votre fils était perdu pour vous . . . Rose seule vous l'a rendu ; elle doit être mon épouse , le serment que j'en fis au jour de mon départ , arrêta ma main prête à signer un nouvel engagement : serez-vous assez cruel pour m'arracher celle qui vous ramène le fils le plus tendre , le plus soumis ? . . . Ma mère , j'en suis certain , joindra ses prières aux miennes ! . . . Eh ! quel père pourrait résister aux embrassemens d'un fils , qu'il n'a point vu depuis six années ! . . . Oui , je réponds du succès. (*Il fait quelques pas.*)

ROSE.

Où vas-tu ?

VICTOR.

Vers le toit où j'ai reçu le jour.

ROSE , avec effroi.

N'en approche pas.

VICTOR.

Qui pourrait m'en empêcher ?

ROSE.

Tu le trouverais désert.

VICTOR.

Qué dis-tu , mon père , ma mère

ROSE.

N'y sont plus.

VICTOR.

Grand Dieu ! où sont-ils ?

ROSE.

Loin de ce village.

VICTOR.

Pourquoi l'ont-ils quitté

ROSE.

Ne m'interroge pas.

VICTOR.

Ils sont donc bien affreux , les secrets que tu n'oses me découvrir ?

ROSE.

Ils te donneraient la mort.

VICTOR.

La mort ! elle est préférable à mon incertitude , parle , je l'exige .

ROSE.

On approche... c'est Charles Dumont; tremble qu'il ne t'aperçoive.

VICTOR.

Pourquoi donc éviterais-je les regards d'un ami? c'en est trop enfin, je veux déchirer le bandeau qui me couvre les yeux.

ROSE.

Je t'en conjure, éloigne-toi, crains surtout d'être vu; bientôt je t'apprendrai...

VICTOR.

Non, non, je ne te quitte pas, je veux percer cet horrible mystère.

ROSE, à part.

Voici Charles, tout est perdu.

SCENE XIII.

LES MÊMES, CHARLES.

VICTOR, allant vers Charles.

Viens, Charles, viens expliquer à ton ancien camarade...

CHARLES, le reconnaissant.

Victor ici! (à part.) Ah! je vois enfin les motifs des refus de Rose.

VICTOR, le regardant.

Pourquoi ce silence, cette inquiétude? Charles, nous fûmes rivaux jadis, mais toujours amis.

CHARLES.

Moi, ton ami? le fils de Gérard n'en peut plus avoir.

VICTOR.

Que signifie ce langage?

ROSE.

Ah! Charles, je vous en supplie.

VICTOR, à Rose.

Ces mots sont l'aveu de ta perfidie!

ROSE.

Moi, perfide! non, Victor, je t'aime plus que jamais.

CHARLES.

La nièce du malheureux Gutberg ose-t-elle bien faire un pareil aveu?

ROSE.

Il n'a pas cessé de mériter mon estime, mon amitié.

CHARLES.

Le devoir et l'honneur vous empêchent désormais de songer à cet homme.

VICTOR.

Quelle audace !

ROSE.

Oh ! mon dieu !

CHARLES, à Rose.

Oseriez-vous recevoir un nom couvert d'opprobre ?

ROSE, vivement.

Monsieur Charles !

CHARLES.

Et par le plus criminel oubli de ce que vous devez à votre famille, à vous-même, vous vouer avec lui à l'exécration publique.

VICTOR, la main sur son sabre.

C'en est trop !

ROSE.

Victor, je vous en prie !

VICTOR.

Tu me rendras raison de ton outrage.

CHARLES.

Je n'ai rien à démêler avec le fils d'un assassin.

VICTOR.

Un assassin ! mon père... défends-toi...

ROSE.

Arrêtez, arrêtez...

VICTOR.

Une pareille calomnie ne peut se laver que dans son sang.

CHARLES.

C'est le tien qui coulera.

ROSE, se jetant entre eux.

Qu'allez-vous faire ? au nom du ciel !

VICTOR, bas à Charles, après un moment de réflexion.

Je vais demander asyle au vieux Péters (il montre la cabane du pêcheur), dans une heure, nous nous reverrons...

CHARLES, bas.

Je t'attendrai.

VICTOR.

Adieu, Rose.

ROSE.

Victor, cher Victor !

VICTOR.

Non, non, ne me suivez pas.

(*Il la repousse et entre vivement dans la cabane de Péters. Rose désolée et inquiète, regarde Charles en frémissant et rentre chez elle au désespoir.*)

SCENE XIV.

CHARLES, ensuite Freytag.

CHARLES, *troublé*

Le fils de Gérard est mon rival préféré!.. ah! sans la présence de Rose, à l'instant même... mais ma vengeance, pour être retardée, n'en sera que plus terrible.

(*Il s'assied agité et réfléchit, Freytag a paru derrière les ruines.*)

FREYTAG, *à lui-même.*

Peut-on me faire courir si long-temps!.. à la ferme on m' dit qu'il est parti d'puis l'matin. Au village... il n'a point paru... je reviens à la ferme... il est sur la pelouse, près d'la maison d'manzelle Rose, me dit-on... crac, je reprends ma course... me voilà, et personne... un louis d'or c'est bon à gagner, mais me faire droguer comme ça... ah! monsieur Dumont.

CHARLES, *se retournant.*

Qui m'appelle?

FREYTAG, *s'avouçant.*

Comment, c'est vous?

CHARLES, *se levant.*

Oui, je suis Charles Dumont.

FREYTAG.

On m'avait ben dit que j' vous retrouverions près d'la maison d'manzelle Rose...

CHARLES.

N'êtes-vous pas le batelier qui habite cette cabane?

Il désigne la demeure de Péters.

FREYTAG.

Oh! pas tant d'honneur, je n'sommes que garçon... mais voici une lettre.

CHARLES, *à part.*

Serait-ellè de Victor?

FREYTAG.

Celui qui m'envoye m'a dit comme ça de vous dire qu'il vous donnait rendez-vous dans une heure sous les Peupliers.

CHARLES, *à part.*Plus de doute, (*haut*) donnez.

FREYTAG, *la lui donnant.*

V'là donc enfin ma commission faite et joliment! ce n'est pas sans peine...

CHARLES, *regardant l'adresse.*

Il n'y a pas d'adresse.

FREYTAG.

Si, si... (*touchant le billet*) il y a là-dessus, donnez un louis d'or au porteur.

CHARLES, *étonné.*

Un louis!

FREYTAG.

Y dit comm' ça qu'vous serez si content de c'te lette-là, que vous payerez avec plaisir.

CHARLES.

Je ne puis concevoir... (*Il lit à part.*)

FREYTAG.

J'vois déjà sur sa figure qu'il est agréablement étonné.

CHARLES, *lisant.*

« Dumont, après avoir assassiné le malheureux Gutberg, tu m'as donné mille écus pour témoigner qu'il avait péri de la main de Gérard » grand dieu! « C'est lui qui a été condamnée à mort, et c'est toi, Dumont, qui a commis le forfait. » « Serait-il possible. » Apporte-moi deux cents pièces d'or.

FREYTAG, *à part tendant la main.*

Y parl' d'or, v'là qu'ça va venir.

CHARLES, *lisant.*

« Ou je déclare tout à la justice. » Ciel! » je veux quitter le pays, 'passer les mers, ma présence ne te troublera plus... puisse-t-il en être de même de ta conscience. « Mon père criminel!.. »

FREYTAG, *s'approchant.*

Eh! bien, monsieur Dumont, vous voyez ben maintenant.

(*Il tend la main.*)

CHARLES, *le prenant au collet.*

Misérable, qui t'a remis cet infernal billet!

FREYTAG.

Lâchez-moi donc... lâchez-moi donc,

CHARLES, *le secouant.*

Parle.

FREYTAG.

Je n'peux pas, vous m'étranglez.

CHARLES, *le relâchant.*

J'ai tort de m'emporter.

FREYTAG, *à part.*

Le voilà plus raisonnable.

CHARLES, *à part.*

Mon père, s'il était vrai... si l'on voyait cet écrit.

FREYTAG.

S'il plaisait à monsieur Dumont de nous payer not' salaire.

CHARLES.

Monsieur Dumont!... que ce nom ne sorte plus de ta bouche.
(*Fouillant dans sa poche.*) Tiens, tiens.

FREYTAG.

Merci, monsieur.

CHARLES, *regardant dans le fond.*Dieu! mon père... va t-en, va t-en. (*Il le pousse dans la cabane.*)

SCENE XV.

DUMONT, CHARLES.

DUMONT.

Eh bien, mon fils, tu laisses là tes camarades, ils rassemblent toutes les jeunes filles du village, ils vont venir ici pour la danse avec leurs musiciens... tu ne m'écoutes pas... tu regardes cette maison; je conçois, tu viens de voir Rose, elle te rebute?

CHARLES, *lui prenant la main.*

Mon père, je dois vous parler sans détour: étiez-vous certain de la culpabilité de Gérard?

DUMONT.

Que dites-vous, Charles?

CHARLES.

Nous sommes seuls, je suis militaire... l'honneur m'est plus cher que la vie... on vient de me remettre ce billet, je l'ai cru pour moi... (*avec effort.*) il est pour vous, lisez.(*Il l'ouvre et lui présente.*)DUMONT, *le lisant dans les mains de son fils.*

Que vois-je? tant d'audace... le misérable!

CHARLES.

Il vous menace, il vous accuse, et vous vous taisez... je suis donc le fils d'un assassin!

DUMONT, *troublé.*

Charles!

CHARLES.

Et vous vouliez m'associer à la plus affreuse injustice, vous vouliez que mon union avec la famille de Gérard, couvrit le forfait d'un voile encore plus impénétrable.

CHARLES.

Soyez tranquille, il ne sortira pas de mes mains. (*Il met le portefeuille dans sa poche.*) Mais, songez-y, si vous ne réparez pas les malheurs que vous avez causés à la famille de Gérard, vous verrez votre fils, dirigeant ses armes contre son cœur, verser tout son sang pour laver le crime de son père.

DUMONT.

Quelle menace! ah! si tu ne veux pas empoisonner mon existence, retracte ces paroles qui me glacent d'effroi... promets à ton père. (*On entend la musique militaire*) Calmons-nous, voici tes camarades.

SCENE XVI.

LES MÊMES, MAURICE, SANS-REGRET,
Sans-Regret bat le tambourin.

SANS-REGRET, à Charles.

Nous voilà, mon sergent; c'est moi qui bats la mesure.

MAURICE.

Allons, morbleu! faisons sauter les vieux bouchons et les jeunes filles... eh! bien, Charles, tu ne réponds rien? d'où vient cette tristesse?

CHARLES.

Ce n'est point de la tristesse, mais des affaires indispensables, les préparatifs de la fête surtout... permettez-moi de me retirer.

MAURICE.

Point de gêne entre amis.

DUMONT.

Je ne vous quitte pas, mon fils. (*Ils sortent.*)

SCENE XVII.

MAURICE, SANS-REGRET.

MAURICE.

Je vois ce que c'est, notre camarade est contrarié, la fidélité de sa maîtresse lui a peut-être fait demi-tour à droite.

SANS-REGRET.

Ça se pourrait, mon adjudant, mais ça doit-il nous empêcher de faire danser les jolies filles de ce village?

MAURICE.

Du tout, en amour l'un gémit, l'autre se réjouit; c'est ainsi qu'a toujours roulé le monde.

Le Pont de Kehl.

SANS-REGRET.

Eh bien! qu'il roule encore de même.

(Il frappe trois coups sur le tambourin.)

ENTRÉE DU BALLET.

Des musiciens du régiment forment l'orchestre ; chaque militaire prend une villageoise , la danse commence ; on boit , on rit.

BALLET.

A peine la danse est-elle commencée , qu'on voit Kolmann arriver , la danse s'interrompt.

SCENE XIX.

LES MÊMES, KOLMANN.

KOLMANN, à Maurice.

Parton excüse , meinn herre... moi pas vouloir déranger la danse ditout... ditout...

MAURICE.

Il n'y a pas de mal, camarade.

KOLMANN..

Camarade... ia, ia... un peu... moi afoir été soldat aussi mein liber herr !... :

PÉTERS, le regardant.

C'est le vieux hussard Kolmann d'la forêt noire, où c'qui a de bon kirche. *(H rit.)*

KOLMANN.

Chüstement.

SANS-REGRET.

Puisque c'est un ancien militaire... il faut qu'il boive un coup avec nous.

MAURICE.

Les Français rendent justice à leurs ennemis.

KOLMANN.

Nous pas ennemis ditout , avoir sabré joliment autrefois... sabretache !... maintenant le paix , le tranquillité... Ça valoir mieux pour tout le monde.

SANS-REGRET.

A la santé des braves de tous les pays.

KOLMANN, trinquant.

A tous les honnêtes gens... :

MAURICE.

Ily en a partout quoiqu'on dise. Asseyez-vous, l'ami... :

KOLMANN, *après avoir bu.*

Parton excuse!... je suis venu ici pour chercher la nièce de ce pauvre homme assassiné, Rose Gutberg.

PÉTERS.

Ah! on ne la trouve pas à la danse... Elle est bien tristement chez sa tante, v'la la maison par-là... au foud du jardin, monsieur Kolmann.

KOLMANN.

Grante merci, brave homme, ne fous dérangez pas, camarates... et fous le joli compagnie, dansez, riez, amusez-vous... jeunesse gatté, li être bien ensemble... (*saluant*) je me recommande.

(*Il entre.*)

SCENE XX.

LES MÊMES, excepté KOLMANN.

MAURICE.

Il a l'air d'un brave homme, ce vieux hussard autrichien.

PÉTERS.

Le charbonnier Kolmann, brave homme? ah! j'vous en réponds... il est connu pour ça des deux côtés du Rhin...

SANS-REGRET.

Allons, reprenons nos danses. (*Il frappe sur le tambourin.*) en place, en place. (*Le ballet continue, et se termine par une walse.*)

SCENE XXI.

LES MÊMES, DUMONT.

SANS-REGRET.

Voilà monsieur Dumont de retour...

DUMONT.

Oui, mes amis, je viens vous dire que mon fils vous attend pour vous mettre à table.

SANS-REGRET.

Tant mieux, la danse donne de l'appétit.

MAURICE.

Presqu'autant qu'une escarmouche d'avant poste...

DUMONT.

Eh bien! partez, messieurs.

SANS-REGRET.

Est-ce que vous ne venez pas trinquer avec nous, monsieur Dumont?

DUMONT.

Dans un moment : j'ai aperçu sous les grands peupliers, un homme à qui j'ai deux mots à dire ; je vous suis.

(*Tout le monde sort , Burck paraît près du fleuve.*)

SCENE XXII.

DUMONT, BURCK.

DUMONT, à part.

J'ai apporté l'or pour payer son silence, mais je ferai mes conditions.

BURCK, à part.

Notre homme paraît inquiet... j'ai touché juste, voyons-le venir. (*Ils se rapprochent.*)

DUMONT.

Approche... nous sommes seuls...

BURCK.

C'est bien, il y a certaines conversations qui ne veulent pas de témoins.

DUMONT, avec ironie.

J'admire les précautions de monsieur Burck.

BURCK.

Elles sont tout aussi nécessaires à monsieur Dumont qu'à moi..

DUMONT.

Je suis étonné seulement qu'un homme adroit comme toi, ait confié un écrit important à un imbécille, qui l'a remis à mon fils au lieu de me le donner à moi-même...

BURCK.

Bah !... ce n'est pas ma faute, et d'ailleurs il n'est pas sorti de la famille.

DUMONT.

Un coquin doit toujours être sur ses gardes...

BURCK.

Monsieur Dumont sait cela mieux que moi...

DUMONT.

Coupons court... que me veux-tu ?

BURCK.

Vous le savez bien, puisque vous avez reçu ma lettre...

DUMONT.

Comment, tu exiges deux cents louis ?

BURCK.

Pour vous éviter l'échafaud.

DUMONT.

Misérable !...

BURCK.

Voyez si votre tête vaut cela.

DUMONT.

Si je n'écoutais que ma colère.

BURCK.

Écoutez votre intérêt, cela vaudra mieux... voyons, raisonnons tranquillement.

DUMONT.

Quelle patience !

BURCK.

Vous deviez depuis long-temps à Gutberg une somme considérable... il réclame sa créance et menace de vous poursuivre, si vous ne le satisfaites pas. Vous savez que Gutberg va souvent à la chasse, et vous l'attendez dans un lieu que vous croyez favorable... une discussion s'engage, les têtes s'échauffent : au moment où Gutberg se dispose à s'éloigner, vous le renversez ; il se relève, et dirige vers vous le fusil dont il est armé ; vous le lui arrachez, et Gutberg tombe à vos pieds... bientôt vous vous apercevez que l'arme porte le nom du garde-chasse Gérard, vous la placez près du corps de votre victime, et vous pensez ne jamais être découvert, mais je vous ai vu... l'honneur, la justice, ma conscience, exigeaient que je révélasse la vérité... vous me suppliez de n'en rien faire... je mets un prix à mon silence... vous hésitez, je vous laisse ; le soir, vous m'écrivez que vous consentez à tout... je palpe les trois cents louis, et je brûle le billet imprudent qui pouvait nous perdre... voilà notre petite affaire en deux mots...

DUMONT.

Mais est-il bien certain que tu as brûlé ce billet ?

BURCK.

Eh parbleu ! je l'ai jeté au feu devant vous.

DUMONT.

Ah !... tu vois donc bien, mon cher Burck, que si je te faisais aujourd'hui un nouveau cadeau... ce serait par pure amitié.

BURCK.

Eh bien ! va pour l'amitié ; pourvu que l'argent soit au bout.

DUMONT.

Dans le fait, j'ai eu tort de craindre ta déposition, elle ne pouvait me nuire, un seul témoignage est nul suivant la loi ; or, puisque tu n'as plus mon écrit qui était la seule preuve, tu vois donc bien que c'est dans la vue de t'obliger, que je t'apporte...

BURCK.

Les deux cents louis.

DUMONT.

Quoi, tu exiges ?... c'est une somme énorme.

BURCK.

Qui me servira à gagner Hambourg , à m'embarquer.

DUMONT.

Et tu me fais le serment de ne jamais revenir dans ce pays...

BURCK.

Un serment !... vous n'y croiriez pas ; mais comme on m'a perdu de réputation , qu'on me craint , qu'on pourrait m'accuser...

DUMONT.

Maître fripon !..

BURCK.

Monsieur le procureur fiscal , ma sûreté personnelle commande que je ne remette plus les pieds en France... payez , je vous quitte , et que tout soit dit...

DUMONT , *lui donnant une bourse.*

Eh bien ! pars à l'instant même...

BURCK.

Un moment , il faut que j'aie à Strasbourg faire viser mon passeport ; cette nuit même , je passe le pont de Kehl , et nous ne nous reverrons plus.

DUMONT , *à demi voix.*

Tant mieux.

BURCK.

Allons , sans rancune , vous vous êtes bien conduit , je me conduirai de même... et si je puis vous être utile de loin comme de près , comptez sur moi. (*il lui tend la main , et sort.*)

SCENE XXIII.

DUMONT , *seul.*

Grâce au ciel ! j'en suis débarrassé pour toujours... allons retrouver les camarades de mon fils... j'ai maintenant l'esprit plus tranquille. (*il sort.*)

SCENE XXIV.

VICTOR , *seul.*

(*Il sort de la cabane.*) Péters vient enfin de m'apprendre l'affreuse vérité : mon père , accusé d'un horrible assassinat ! chère Rose , tes discours ne sont plus une énigme pour moi ; mais qu'il me tarde de punir le langage insolent de mon rival... il ne peut tarder à venir... il faut qu'il m'arrache la vie , ou que j'aie la sienne. (*il va pour sortir , Charles parait.*)

SCÈNE XXV.

CHARLES, VICTOR.

CHARLES.

Maintenant que l'affreuse vérité m'est connue, je dois à Victor une réparation authentique ; voyons s'il est encore dans la cabane. *(il fait quelques pas.)*

VICTOR.

Te voilà enfin, vil calomniateur de mon père !

CHARLES, *avec noblesse.*

Victor, je dois t'avouer qu'en l'accusant, j'étais dans l'erreur...

VICTOR, *vivement.*

Ainsi, mon père est innocent...

CHARLES.

Oui, il est innocent.

VICTOR.

Tu connais donc le coupable ?

CHARLES.

Victor...

VICTOR.

Nomme-le...

CHARLES, *troublé.*

Qu'exiges-tu ?

VICTOR.

Nomme le, te dis-je...

CHARLES.

Je ne le puis.

VICTOR.

Tu le dois...

CHARLES, *très-ému.*

Victor, sois satisfait de ma démarche, n'exige rien de plus.

VICTOR.

Tu as flétri la mémoire de mon père, tu viens la justifier, et tu ne fais connaître qu'une partie de la vérité... ton désaveu ne serait-il que l'effet de la crainte ?...

CHARLES.

La crainte, qu'oses-tu dire ?...

VICTOR.

Que tu vas me faire connaître à l'instant le vrai coupable, que tu périras de ma main.

SCENE XXVI.

LES MÊMES, FREYTAG, *il sort de la cabane.*

CHARLES.

Crois-tu que je souffrirai tes menaces?...

VICTOR, *montrant son sabre.*

Voici qui les soutiendra.

CHARLES.

Je t'en prie, Victor, écoute-moi. (*Freytag surpris s'arrête au fond.*)

VICTOR.

Un mot de plus, et je te déclare un lâche...

CHARLES.

Un lâche!...

VICTOR.

Tu déshonores l'uniforme que tu portes.

CHARLES, *hors de lui.*

Marchons!...

(*Ils mettent bas leurs habits, Charles pose le sien sur celui de Victor.*)

VICTOR, *qui entend du bruit.*

On approche... dans les ruines, viens. (*Ils disparaissent dans les ruines.*)

SCENE XXVII.

FREYTAG, *seul.*

Ah! mon Dieu! ils vont se battre... sonnons de mon cor pour avertir... tâchons de les empêcher. (*Il sonne de son cor et disparaît.*)

VICTOR, *accourant.*

Je suis vengé. (*On entend au dehors appeler au secours; Victor ramassant l'habit de Charles qu'il prend pour le sien.*) On donne l'alerte... où porter mes pas?... sans parents, sans asile!... On accourt... Ah! si je pouvais franchir le fleuve... (*Il entre dans le bac et cherche à coups de sabre à briser la chaîne qui retient le bac.*) Fuyons, ou je suis perdu. (*le courant entraîne le bac, il disparaît.*)

FREYTAG, *entrant.*

A l'assassin!... à l'assassin. (*On entend un grand tumulte.*)

SCENE XXVIII.

KOLMANN, FREYTAG, ROSE.

FREYTAG, *à Kolmann.*

Monsieur Charles Dumont et Victor se battent!

ROSE, à Kolmann.

Au nom du ciel! empêchez-les!

KOLMANN

Tartaille, j' vas les séparer!... je reconnâtrai ben monsieur Victor, habit bleu d'artillerie de marine...

FREYTAG, ramassant l'habit de Victor.

T'nez, v'là l'habit de celui qui est toé.

ROSE.

C'est l'habit de Victor!... je succombe.

KOLMANN.

Gutt... goth! malheureux père, je cours par le pont... (*Il sort, Rose tombe accablée sur le banc; les villageois et villageoises accourent de toutes parts; les femmes donnent des secours à Rose.*)

SCENE XXIX.

LES MÊMES, DUMONT, MAURICE, SANS-REGRET,
Soldats, Villageois, le vieux PETERS.

MAURICE.

On a assassiné, dit-on, un de nos camarades.

FREYTAG.

Là, dans ces ruines.

DUMONT y entre et en sort pâle et égaré.

Dieu! c'est mon fils!

ROSE.

Quoil ce n'est pas Victor!... et Kolmann qui est déjà parti.

FREYTAG.

Tenez, tenez, le voilà, le voilà... il a déjà traversé le Rhin... voyez-vous l'habit blanc?

MAURICE.

Morbleu! il a pris l'habit de notre régiment.

DUMONT, à part.

L'habit de mon fils... grand Dieu! le portefeuille avec la lettre de Burck; je suis perdu! (*haut.*) Courez tous, saisissez son meurtrier.

ROSE.

O mon Dieu! sauve mon amant!

TABLEAU.

FIN DU PREMIER ACTE.

Le Pont de kehl.

5

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une habitation de charbonniers, dans le fond est une grande porte, laquelle étant ouverte, laisse voir une partie de la forêt; à gauche de l'acteur est un escalier qui monte à l'étage supérieur où est la chambre du maître; en retour à gauche on voit une fenêtre qui donne également sur la forêt, et au premier plan, la porte d'une seconde chambre; en face sur la droite au troisième plan, la porte d'une espèce de cabinet noir qui sert de dépôt pour les ustensiles de ménage, plus bas une cheminée; à côté une armoire, un buffet, une petite table près de la cheminée, une autre plus grande au bas de l'escalier.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTHE, seule occupée à tout disposer pour le souper des ouvriers.

Il se fait tard, voici l'heure où les ouvriers terminent les travaux du jour, et mon mari n'est point encore de retour; il n'aura pas voulu revenir sans avoir des nouvelles du fils de ce bon monsieur Gérard. Lui autrefois si heureux, faisant du bien à tout le monde, être réduit à fuir sa patrie, accusé d'un meurtre qu'il n'a pas commis! celui dont la vie a toujours été un exemple de bonne conduite, ne peut dans un instant devenir un vil assassin; aussi je ne l'ai jamais cru; car sans cela, ni moi ni mon mari ne l'aurions reçu chez nous. (on entend une musique villageoise.) Voici nos ouvriers, Kolmann ne peut tarder à revenir. (les ouvriers arrivent, se mettent à table, et mangent.)

SCÈNE II.

Les Ouvriers, SCHWARTS et BERTHE.

BERTHE, à Schwartz.

Mais je ne vois pas monsieur Gérard.

SCHWARTS.

Vous savez bien, madame Berthe, qu'il est toujours le premier et le dernier à l'ouvrage.

BERTHE.

Il paye bien par son travail l'hospitalité que nous lui donnons ; et par dessus tout, ton maître en a reçu jadis un grand service, et la reconnaissance pour nous autres bonnes gens est sacrée.

SCHWARTS.

A qui dites-vous ça aussi, madame Kolmann, il n'y a pas un de nous qui ne soit dévoué à ce brave français, parce que vous l'estimez, que vous l'aimez... (on aperçoit Gérard qui traverse dans le fond) mais le voici. (musique; Gérard arrive triste et rêveur.)

BERTHE.

Mon bon monsieur Gérard, je ne suis pas contente de vous ; vous travaillez trop, vous vous rendrez malade ; cependant vous savez bien que mon mari et moi n'avons pas l'intention de vous faire payer par un travail assidu le faible service que nous vous rendons, nous sommes encore bien loin de pouvoir nous acquitter envers vous de celui que vous avez rendu à mon cher Kolmann.

GÉRARD.

Berthe, je connais votre bon cœur ; mais, dites-moi, ma femme et votre mari sont-ils de retour.

BERTHE.

Pas encore, mais ils ne peuvent tarder ; vous avez besoin de prendre quelque chose, allons, à table.

GÉRARD.

Merci, je ne prendrai rien avant le retour de ma femme... je ne suis pas sans inquiétude ; la nuit n'est pas éloignée, et le temps semble menacer.

BERTHE.

C'est vrai... un orage est à craindre pour cette nuit... mais soyez tranquille, mon mari et votre femme auront le temps d'arriver avant qu'il n'éclate.

SCHWARTS, se levant de table.

Pour peu que notre maîtresse le souhaite, j'irons sur la route de France au devant de nos voyageurs.

BERTHE.

Allez, Schwartz, (il sort) (Berthe aux charbonniers) allons, braves gens, vos cabanes sont un peu éloignées ; il faut vous retirer. (les charbonniers sortent) je vous laisse, monsieur Gérard, je vais m'occuper de la petite besogne du ménage.

GÉRARD.

Ah! je serais désolé de vous gêner en rien. (Berthe prend une lumière, et remonte lentement l'escalier.)

SCENE III.

GÉRARD , seul.

(Il paraît agité, va à la fenêtre, écoute, regarde, et revient.)

Que les heures d'attente sont longues et cruelles!... Kolmann aura sans doute été retenu par Rose, plus long-temps qu'il ne voulait.. la lettre de mon fils annonçait son arrivée pour aujourd'hui même, peut être l'aura-t-il rencontré... cette idée me sourit... *(il se lève)* oui, Victor est de retour... si l'ami Kolmann pouvait me l'amener avant que Marceline fût revenue de Strasbourg... quelle douce surprise pour cette bonne mère!... mais elle-même tarde bien... le jour baisse, et seule à l'entrée de cette forêt... *(il marche, réfléchit)* hélas!... après avoir tout perdu, pourquoi faut-il craindre encore!... ma situation est bien pénible!... que serait-ce donc si je l'avais méritée!... *(il écoute)* je ne me trompe pas *(il regarde par la fenêtre)* c'est Marceline! *(il va vers le fond, Schwartz paraît, conduisant Marceline.)*

SCENE IV.

GÉRARD , MARCELINE , SCHWARTS.

GÉRARD.

Te voilà ; enfin!... j'étais dans une inquiétude.

MARCELINE.

Et pourquoi donc, mon ami?

GÉRARD.

Je ne sais quel pressentiment... je te revois, Marceline, tous mes maux sont oubliés... mais tu paraiss agitée!...

MARCELINE.

Ce n'est rien... l'approche de la nuit et de l'orage... j'ai marché si vite...

SCHWARTS.

Et puis cet étranger qui semblait vous suivre, et qui a disparu en me voyant venir au devant de vous...

GÉRARD , inquiet.

Un étranger?...

MARCELINE.

Il était enveloppé dans un manteau... il s'était attaché à mes pas depuis le pont de Kelh... mais la présence de Schwartz l'a forcé à se retirer.

SCHWARTS.

Dam!... c'est que dans la forêt, y n' manque pas d' vaga-

bonds... mais j'allons prendre nos précautions... plus d'inquiétude!... les charbonniers sont en force; d'un seul son de trompe on les rassemblerait tous, et les coquins qui viendraient s'y frotter ne seraient pas blancs (*il sort.*)

SCENE V.

MARCELINE, GÉRARD.

GÉRARD.

Eh bien! Marceline, as-tu vu cet honnête homme qui s'est chargé de faire reviser le procès?...

MARCELINE.

Son travail n'est pas achevé, il attend des preuves.

GÉRARD; *avec amertume.*

Le crime en a bien trouvé pour accabler l'innocence.

MARCELINE.

Il nous porte beaucoup d'intérêt, il prend les plus grands soins.

GÉRARD.

Ils seront inutiles... je m'y attends... les hommes, le destin, tout est contre moi... ah! je dois maudire...

MARCELINE.

Épargne-moi un pareil langage... penses-tu que ta pauvre Marceline ne souffre pas autant que toi?... je gémiss en silence sans maudire personne, et pourtant, mon ami, je suis mère.

GÉRARD.

Tu as raison, la douleur m'égarait... les hommes m'ont fait tant de mal... n'importe, je leur pardonne... Dieu jugera mes persécuteurs et moi.

MARCELINE.

Combien tes tristes pensées m'affligent, mon ami.

GÉRARD.

Pardonne-les moi, trop malheureuse compagne, au moment d'embrasser mon fils après six ans d'absence, mon cœur est navré en songeant qu'il peut partager l'erreur de ceux qui m'ont condamné, si abusé par le cri public il rougissait de son père... Marceline, si ce motif l'empêchait de venir se jeter dans nos bras?...

MARCELINE.

Peux-tu penser que mon fils méconnaîtrait ses parens?

GÉRARD.

Toi, non; il viendrait sur le cœur de sa mère, mais moi peut-être me repousserait-il avec horreur!...

MARCELINE.

Bannis ces inquiétudes... Victor connaît peut-être déjà l'inno-

cence de son père ; oui , la bonne Rose nous est toute dévouée ; elle m'a promis... tu reverras ton fils , il partagera ton indignation contre tes calomniateurs ; il arrosera tes mains de ses larmes , il te pressera sur son cœur.

GÉRARD.

Comme tes paroles versent le calme dans mon âme !... eh bien !... soit , encore un peu de patience... la présence de notre cher enfant nous fera oublier nos infortunes , et à défaut de bonheur , peut-être trouverons-nous le repos.

MARCELINE.

Il me semble déjà le voir !... ah ! quel plaisir de nous retrouver ensemble pour ne plus nous quitter.

GÉRARD.

Qu'il vienne donc , qu'il accoure près de son père !... il me tarde de le serrer sur mon sein.

MARCELINE , regardant au fond.

N'entends tu pas ?... on approche... que je suis émue !.. (*elle va au fond*) c'est Kolmann...

GÉRARD , regardant.

Et personne avec lui !...

SCENE VI.

MARCELINE , GERARD , KOLMANN.

GÉRARD.

Eh quoi , mon ami , seul !

MARCELINE.

Et mon fils.

KOLMANN.

Etre pas engore arrivé.

MARCELINE.

Et point de nouvelles ?

KOLMANN , bas à Gerard.

Monsieur Chérard , avoir à parler à vous en secret.

GÉRARD.

Comment , qu'y a t-il ?

KOLMANN , à demi voix.

Mein gottel ne vous effrayez pas. (*haut*) mamzelle Rose , avoir pas vu le jeune homme. (*bas à Gerard*) Emmenez la femme , père Chérard !

MARCELINE.

D'ou vient ce trouble , Kolmann ?... serait-il arrivé quelque malheur à mon fils ?

KOLMANN.

Rien, rien, poanne Marceline, si être, moi seul... ça regarder bas vous deux... (*bas à Gérard*) Emmenez la femme, et fous revenir tout de suite...

GERARD.

Viens, Marceline, allons chez madame Berthe, qui a tant de soin de nous; elle l'attendait...

KOLMANN.

Eia... eia, allez voir mon femme... afoir besoin ici, moi...

GERARD.

Tu l'entends, il désire être seul... il attend quelqu'un, ne le dérangeons pas...

MARCELINE, *inquiète*.

Allons, mon ami... (*à part*) je ne verrai donc pas mon fils aujourd'hui. (*Gérard et Marceline remontent l'escalier.*)

SCENE VII.

KOLMANN, *seul*.

Poanne mère! elle adendre son fils... comment lui dire qu'il s'est pattu?... qu'il a béri, et que le meurtrier être le fils de son persécuteur!... chers amis!... avoir tant de chagrin, et leur en tonner encore... (*on frappe à la porte.*)

KOLMANN.

Werdaw!... qui est là?

BURCK, *en dehors*.

Un pauvre vieux vrysgone...

KOLMANN.

Un feillard!... j'y vas. (*il va ouvrir.*)

SCENE VIII.

KOLMANN, BURCK, *enveloppé dans un manteau*.KOLMANN, *le regardant*.

(*A part*), n'être pas tout-à-fait rien fier...

BURCK.

Ah! je suis bien fatigué!

KOLMANN, *à part*.

C'est égal, être ma semblable.

BURCK.

Ces routes infernales!... un temps traholique!...

KOLMANN.

Pas pon dit tout pour la bivac.

BURCK.

Voilà pourquoi je viens me réfugier chez vous, (*à part en regardant partout.*) Où peut-il être?

KOLMANN.

Mon habitation être ouverte aux malheureux toujours! (*Il va pour lui tendre la main.*) Ah! mon tié! c'te figure!... (*Il recule.*)

BURCK, *ôtant son manteau, et le plaçant sur le dos d'une chaise.*

Je vous remercie, mon brave homme... ainsi vous voulez bien m'accorder un asyle!

KOLMANN.

Un asyle!... Je n'avais pas dit... (*à part.*) C'est cette méchante homme!... Diaple.

BURCK.

Qu'est-ce que vous avez donc?

KOLMANN.

Oh! rien ditout.

BURCK.

Je ne vous causerais pas d'embarras... à souper... un lit... et demain de grand matin...

KOLMANN.

Temain... Ça n'se pouvoir pas...

BURCK.

Pourquoi donc!... Ah! j'entends, il vous faut peut-être... (*il met la à main la poche.*) Eh bien! je payerai tout ce que vous voudrez.

KOLMANN.

Bayer... mon maison être pas un auberge... continuez la chemin...

BURCK.

Comment!... vous me renvoyez à l'approche de la nuit... par le temps qu'il fait.

KOLMANN.

Il s'éclaircira!

BURCK.

Et si dans cette forêt, j'allais rencontrer des brigands?...

KOLMANN.

Fous n'y être pas.

BURCK.

Comment?

KOLMANN, *embarrassé.*

J'dis vous... n'êtes pas engore dans le forêt... (*à part.*) Ah! tartaille!... si je n'avais pas peur que ce misérable il découvre... (*Il fait le geste de sabrer.*)

BURCK, à part.

Le charbonnier à l'air de me reconnaître... c'est possible, puisqu'il cache dans sa cabane... Si je pouvais (*Haut.*) Mon brave homme, votre accueil est si gracieux, si prévenant...

KOLMANN, lui montrant la porte.

Je préviens vous qu'il faut s'en aller, charbonnier est maître chez soi.

BURCK.

C'est juste... monsieur le charbonnier, suis-je éloigné du fort de Kelh?...

KOLMANN.

Oh ! mon tié, non, être pas loin d'ici, là-bas, suivez le grand'-route, un quart d'heure de chemin.

BURCK.

Je vous remercie... puisque vous avez tant de bonté, voudriez-bien me prêter une plume, de l'encre... (*Il cherche dans vous papiers, et déchire une demi-feuille.*) Deux lignes seulement c'est l'affaire, d'une minute... vous permettez...

KOLMANN.

Bermmetter... et vous partirez...

BURCK.

De suite...

KOLMANN, à part.

Allons, puisque je puis pas faire autrement. (*Il va chercher l'encrier dans l'armoire ; Burck a posé les papiers sur la table et s'apprête à écrire.*)

BURCK, à part.

Gérard, se croit ici bien en sûreté ; il ignore qu'il y a depuis peu une convention entre les deux pays, pour livrer mutuellement les criminels juridiquement condamnés.

KOLMANN, cherchant dans l'armoire.

Où diable est donc l'encrier?...

BURCK, à part.

Dumont m'a bien payé, faut que je lui rende un petit service... en passant à Kelh, je vais faire connaître au commandant du fort la retraite de son ennemi. (*Kolmann s'est approché, Burck continue.*) Ma lettre obligera beaucoup...

KOLMANN.

Qui donc ?

BURCK, sans se déconcerter.

Un ami que j'ai à Kelh, et que je n'ai pas le temps de voir. (*Il écrit.*)

KOLMANN.

Ah ! bon... Ecrivez vite.

Le Pont de Kehl.

BURCK *écrivant.*

Il faut obliger les autres quand on peut.

KOLMANN.

Cet homme-là, il dit de pons paroles avec le accent du diable. (*regardant.*) Je crains toujours que monsieur Gérard n'arrive.BURCK, *pliant le papier.*C'est fait!... (*Il cachète le billet qu'il oient d'écrire, et ramasse les autres papiers.*)

KOLMANN.

Ah! tié merci!... (*Il prend le manteau et le lui jète sur le corps.*) Allons, dépêchons à présent! (*Dans ce mouvement, une lettre échappe des mains de Burck, sans qu'il s'en aperçoive.*)BURCK, *brusquement.*

Eh! vous êtes bien impatient, monsieur le charbonnier.

KOLMANN.

Eia... Eia... très-impatient de vous voir loin d'ici...

BURCK, *ricanant.*

Comme on n'est honnête dans ce pays...

KOLMANN.

Pas de raisons, sabretache! partez... partez.. (*Il l'entraîne vers la porte, et la ferme aussitôt qu'il est sorti.*)

SCÈNE IX.

KOLMANN, *seul, il revient près de la table, auprès de laquelle il aperçoit la lettre tombée par terre.*Qu'est-ce que c'est? (*la ramassant*) un papier! (*il lit l'adresse*) à M. Burck... des lettres de change... C'est à ce méchant homme, faudrait pas que lui revenir... Voyons... (*Il va regarder à la porte.*) Li être déjà bien loin; ma foi s'il revient réclamer son lettre, ché donnerai à lui... (*Gérard parait sur l'escalier.*) Il était temps. (*Il place négligemment la lettre dans la poche de sa veste.*)

SCÈNE X

KOLMANN, GERARD.

GÉRARD, *à part.*

Kolmann avait l'air embarrassé, que peut-il avoir de si pressé à m'apprendre.

KOLMANN, *à part.*

Gut gott!... Comment lui dire?...

GÉRARD.

Me voilà prêt à t'entendre... parle, mon cher ami...

KOLMANN.

Je re viens de France, j'avais abbris-là une chose qui me fait un
peine.

GÉRARD.

Comment ! tu aurais éprouvé quelques chagrins... Ah ! confie-
les moi... et, si je puis les adoucir, et t'obliger à mon tour...

KOLMANN.

Fous êtes si bon !... je craindre beaucoup d'affliger vous,
monsieur Gérard... mais vous avoir aussi d'la fermeté dans la
caractère...

GÉRARD.

Que veux-tu dire ?

KOLMANN.

Fous avez été soldat ?

GÉRARD.

Tu le sais bien...

KOLMANN.

Quand vous portiez-encore l'uniforme, si téfant vous, on
avait insulté votre père ?...

GÉRARD.

Où veux-tu en venir ?

KOLMANN.

Si une méchante camarete, l'avait abbelé assassin ?

GÉRARD.

Assassin !...

KOLMANN.

Eia... qu'auriez-vous fait ?...

GÉRARD.

Le sabre à la main, j'aurais puni cette offense, et vengé cette
injure.

KOLMANN.

Sans penser que la calomniateur pouvait tuer fous !...

GÉRARD.

Pense-t-on à la mort, quand l'honneur est attaqué !

KOLMANN, *lui prenant la main.*

Brave homme ! votre fils est militaire aussi.

GÉRARD, *troublé.*

Eh bien !

KOLMANN, *essuyant une larme.*

Eh pie n !

GÉRARD.

Tu pleures !... mon fils...

Il y être mort.

KOLMANN.

Mort.

GÉRARD.

Pour fencher son père...

KOLMANN.

GÉRARD.

Mon fils n'est plus !... sort impitoyable ! voilà le dernier coup que tu me réservais !...

KOLMANN.

Il a péri en brase...

GÉRARD, *avec effort.*

Maintenant tu peux tout dire...

KOLMANN.

Défié, attaqué, à son arrivée au village..

GÉRARD.

Si près de nous, et sans l'avoir embrassé... pauvre Marceline !... tu soutenais mon courage tout-à-l'heure... que va devenir le tien en apprenant cette affreuse nouvelle ?...

KOLMANN.

Ne dites pas à elle, monsieur Chérard, une mère... ah ! elle en mourrait...

GÉRARD.

Du moins ses maux seraient finis... ah ! pourquoi n'avons-nous pas succombé tous deux sous le poids de notre infortune, avant de voir ce fatal moment.

KOLMANN.

Vous lui tevez l'exemple du courache.

GÉRARD, *avec effort.*

Quel était son adversaire ?...

KOLMANN.

Un militaire comme lui...

GÉRARD.

Il est arrêté sans doute.

KOLMANN.

Non, le meurtrier avoir traversé le Rhin... j'ai couru tout de suite après lui, en me guidant à travers le forêt sur son uniforme blanc... il être échappé.

GÉRARD.

Un uniforme blanc !... c'est un soldat d'infanterie,

KOLMANN.

Un sergent major.

GÉRARD.

Le connais-tu ?... qui est-il ?

KOLMANN.

Ché n'ose pas tire.

GERARD.

Que crains-tu ?... parle ! c'est un père qui t'en supplie !...

KOLMANN.

Eh bien ! le adversaire de votre fils , c'était Charles Dumont.

KOLMANN.

Lui-même.

GERARD , avec fureur.

Toutte cette famille est donc conjurée pour la perte de la mienne?..
 Mais tu dis qu'il est dans cette forêt... je veux courir sur ses traces.

KOLMANN , l'arrêtant.

Y songez-vous ?

GERARD

Ne me retiens pas ; je ne respire plus que pour la vengeance... elle sera terrible !... Kolmann ! au nom du ciel !... donne-moi des armes !... Charles Dumont, le meurtrier de mon fils !.. voilà , voilà la victime que je dois immoler. Allons... (*Il va pour sortir.*)

SCENE XI.

LES MEMES, MARCELINE, BERTHE. (*Elles paraissent sur l'escalier.*)

GERARD , s'arrêtant.

Dieu !... Marceline... (*il se cache la figure avec les mains.*)

MARCELINE , à Gérard.

Mon ami , que signifient les imprécations que je viens d'entendre... (*à Kolmann.*) mon cher Kolmann , vous me cachez quelque chose... Vos yeux , votre air , tout me l'assure... Gérard , ne m'abuse pas davantage , faut-il déplorer un nouveau malheur !... Est-ce pour toi , ou pour mon fils que je dois trembler ?...

GERARD.

Ton fils !... ah ! il est plus heureux que nous.

MARCELINE , trompée.

Le sort se lasserait-il de nous poursuivre ?

GERARD , attendri.

Chère et malheureuse épouse !

MARCELINE.

Réponds-moi.

GERARD , avec force.

Tu l'as dit... nous touchons à la fin de nos maux... oui ,
 Marceline , nous n'avons plus rien à redouter.

MARCELINE, *l'examinant.*

Le calme que tu affectes, l'amertume qui se découvre, malgré toi, dans tous tes discours... Gérard, ton cœur n'est pas aussi tranquille qu'il veut le paraître, et tes efforts mettent le comble à mon effroi! Ah! l'incertitude est le mal le plus affreux... mon ami, prends pitié de ton épouse, de la mère de Victor!

GÉRARD, *avec effroi.*

La mère de Victor!... Dieu!... (*On frappe à la barrière*)

BERTHE.

Il y a quelqu'un à la barrière?

KOLMANN.

Qui peut venir si tard?

MARCELINE.

Si l'on avait suivi mes pas... découvert notre asile...

GERARD.

Nous n'avons plus rien à craindre?

KOLMANN.

Eia! fous être en sûreté chez Kolmann.

BERTHE.

Je vais voir qui c'est... (*Elle sort, Kolmann la suit jusqu'à la porte.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, excepté BERTHE.

MARCELINE, *à part.*

Je ne sais quelle terreur j'éprouve.

GERARD, *à part.*

O mort! si tu dois bientôt terminer ma déplorable existence, je te recevrai comme un bienfait!... pourvu qu'avant de périr, je puisse me venger.

KOLMANN.

Qui est-ce, Berthe?

BERTHE.

C'est un pauvre soldat français égaré dans la forêt. (*Kolmann disparaît.*)

MARCELINE, *vivement.*

Un soldat français!... mon cœur me le dit; c'est mon fils que Rose nous envoie.

GERARD.

Ton fils... Garde-toi de l'espérer, ce n'est pas lui... ce ne peut être lui!...

KOLMANN, *revenant bas à Gérard.*

J'avré reconnu son uniforme; c'est Charles!

GERARD, *bas avec un mouvement terrible.*

Le meurtrier de... (Kolmann l'arrête.)

KOLMANN, *à sa femme.*

Berthe, n'ouvrez pas la barrière.

GERARD, *égaré.*

Il faut que ce soldat s'éloigne...

MARCELINE.

Et pourquoi ne pas le recevoir ?

GERARD, *agité.*

C'est impossible!...

MARCELINE.

Impossible de secourir un infortuné!

GERARD.

Craignons de nous livrer à la pitié.

MARCELINE.

Quoi! tu la refuserais à un malheureux, errant au milieu de ce terrible orage ?

GERARD.

Puisse la foudre le frapper!

MARCELINE, *avec reproche.*

Gérard! c'est la première fois que je t'entends tenir un pareil langage!

GERARD, *avec sévérité.*

Marceline!

MARCELINE.

Pardonne-moi, mon ami. Ah! si notre fils, si notre cher Victor, se trouvait dans la même détresse, apprendrais-tu avec plaisir qu'on lui eût refusé un asile ?

GERARD, *à part.*

Si elle savait que c'est son assassin!

MARCELINE.

Crois-moi, cher époux, c'est le ciel qui nous envoie ce malheureux.

GERARD, *avec égarement.*

Oui, oui... c'est le ciel qui l'envoie.

MARCELINE.

Tu consens donc ?

GERARD, *très-sombre.*

Tu l'as voulu!...

MARCELINE.

Berthe!... ouvrez la barrière.

KOLMANN.

J'y fais moi-même.

GERARD, *toujours agité.*

Kolmann, tu lui diras qu'il peut passer la nuit dans cette pièce.
(*il indique la porte à gauche.*)

MARCELINE.

Je connais ton cœur, je savais bien que tu ne pourrais refuser...

GERARD, *sans contrainte*

Marceline! retirons-nous... il ne faut pas que l'étranger nous voie...
C'est un soldat français; il pourrait nous reconnaître, allons...
(*Il entre dans la chambre avec Marceline qui le suit avec inquiétude.*)

SCENE XIII.

KOLMANN, VICTOR, BERTHE, (*Victor dans un grand désordre marche avec peine.*)

KOLMANN.

Entrez, camarade.

BERTHE.

Mon Dieu! dans quel état vous êtes?

VICTOR.

Ce n'est rien, bonne mère, ce n'est rien.

BERTHE, *touchant son habit.*

Votre habit est tout mouillé; (*il pose son sabre sur la table qui est à droite et s'assied.*) attendez, je vais faire du feu pour vous réchauffer...

VICTOR.

Je n'ai besoin que de repos...

KOLMANN.

Femme, donne un verre de vin.

BERTHE.

Oui, notre homme... (*Elle va chercher et lui donne à boire.*)

VICTOR, *après avoir bu.*

Je vous remercie, bonnes gens, sans vos soins charitables, j'allais passer la nuit dans la forêt... et qui sait? les plus grands dangers peut-être... (*Berthe reporte la bouteille.*)

KOLMANN.

Soyez tranquille, personne venir pour vous poursuivre jusqu'ici...

VICTOR.

Me poursuivre!... sauriez-vous?...

KOLMANN, *bas.*

Eia... Eia... chère au village, dans le maison de mamezelle Rose, quand vous avez tué ce pauvre jeune homme...

VICTOR.

Ah! Rose ne doutera pas que je l'ai combattu en brave!.. C'est

devant elle qu'on avait insulté mon père !... l'honneur demandait une éclatante vengeance...

KOLMANN, *à part.*

L'honneur de monsieur Dumont !... (*Berthe revient du fond et écoute.*)

VICTOR.

Pauvre père, me voilà donc séparé de toi, pour toujours peut-être...

BERTHE, *bas.*

Qui est donc ce jeune homme ?

KOLMANN, *bas.*

Le fils de Dumont.

BERTHE.

Mon ami, n'augmentons pas son chagrin par nos reproches.

KOLMANN.

C'est bien dit, Berthe !

VICTOR.

● mes bons parents, où vous retrouver ? vous ne presserez plus dans vos bras votre malheureux fils !

BERTHE, *à part.*

Il me fait une peine...

VICTOR, *remarquant leur embarras.*

Ma présence vous gêne, je le vois ; si vous l'exigez, je suis prêt à me remettre en route...

BERTHE.

Non, non, monsieur le soldat, passez la nuit ici, demain vous serez moins fatigué !...

VICTOR.

Combien je suis reconnaissant ?...

KOLMANN, *embarrassé.*

Entrez dans ce cabinet ; mais demain partez avant le jour, et surtout que personne ne vous voie... femme... personne.

BERTHE.

C'est entendu !...

KOLMANN.

Tieu vous garde, jeune homme...

VICTOR, *entrant dans le cabinet, Berthe lui a donné une lumière.*

Ah ! je n'oublierai jamais...

SCENE XIV.

KOLMANN, BERTHE.

BERTHE.

'Tu as raison de recommander à ce jeune homme de partir sans

Le Pont de keh.

que personne le voye , si monsieur Gérard soupçonnait que c'est le fils de son ennemi...

KOLMANN.

Je n'ai pu te dire... ce soldat vient de tuer Victor en duel.

BERTHE.

Le fils de Gérard ?...

KOLMANN.

Lui-même , et je n'ai pu cacher ce malheur à son père.

BERTHE.

Et sa mère.

KOLMANN.

Ah ! il est important qu'elle n'en sache rien.

BERTHE.

Pauvre femme... mais sois tranquille , avant que le jour paraisse je serai ici... je ferai partir ce militaire... grand Dieu... si un nouveau malheur... viens , viens , mon cher ami.

(Elle prend la lampe qui est sur la table , et il montent tous deux l'escalier.)

SCENE XV.

GERARD , seul , sortant de la chambre une lumière à la main.

Ils vont tous se livrer au repos ; il n'en est plus pour moi , qu'elle affreuse agitation règne dans mon cœur... le meurtrier de mon fils sous le même toit , où respire celui que son indigne père a dévoué aux bourreaux ; les misérables ! ils ont causé tous mes maux !... ils m'ont tout ravi ; l'un , par son atroce calomnie me livre à la hache du bourreau... l'autre perce le sein de mon fils et tout couvert de son sang , ils jouiraient du prix de leurs forfaits ? Non , non... Gérard ! tu pleures ton fils et tu veux... Ah ! quel père éprouva jamais de pareils tourmens !... (Il tombe accablé sur la table , et ses mains rencontrent le sabre que Victor y a déposé en entrant.) Ciel !... cette arme !... c'est peut-être celle qui a donné la mort à mon fils... à mon fils !... Eh bien ! qu'elle serve à ma vengeance. (Il tire le sabre , et marche vers le cabinet , on frappe.) O mon Dieu ! c'est toi qui arrête mon bras , tu me rends à moi-même , je te remercie , je puis être malheureux... mais jamais assassin. (Il jete son sabre. Le bruit extérieur continue , on entend ces mots prononcés.) Il est ici... il est ici...

SCENE XIV.

GERARD , KOLMANN , BERTHE.

(Berthe apporte de la lumière , ils sont tous les deux sur l'escalier.)

KOLMANN.

Pourquoi tout ce tapage ?

BERTHE , *apercevant Gérard.*

Vous ici , monsieur !... comme vous êtes pâle et agité.

UNE VOIX , *en-dehors.*

Ouvrez ! ouvrez !

KOLMANN , *qui a regardé par la fenêtre.*

Ce sont des soldats !

LA MÊME VOIX.

Au nom du prince , je vous l'ordonne.

KOLMANN.

Au nom du prince , il faut obéir.

(Il descend vivement l'escalier et sort.)

SCENE XV.

LES MÊMES , MARCELINE.

MARCELINE , *allant à son époux.*

Ah ! mon ami , d'où viennent ces alarmes , serions-nous découverts !...

BERTHE , *très-émue.*

Non... je crois plutôt que c'est ce malheureux soldat que l'on veut arrêter...

MARCELINE.

L'infortuné. *(Les troupes paraissent à la porte.)*

SCENE XVI.

LES MEMES , KOLMANN , Officier et soldats badois.

L'OFFICIER , *à Kolmann.*

Avance , et déclare la vérité.

KOLMANN.

Mon officier je proteste.

L'OFFICIER :

C'est en vain que tu voudrais cacher le coupable réfugié chez toi ; il vient d'être dénoncé au commandant de Kelh. J'ai ordre de l'arrêter.

KOLMANN.

Ah ! mon dieu... je... je... je...

L'OFFICIER.

Réponds ou crains... où est Gérard, te dis-je !

GÉRARD.

Il est devant vous.

MARCELINE.

Il est perdu.

L'OFFICIER.

Je dois vous faire conduire à Kelh, vous y connaîtrez votre sort, soldats ! remplissez votre devoir !...

(Mouvement des badois.)

MARCELINE.

Ah ! monsieur, par pitié, ne me séparez pas de mon époux... laissez-moi partager ses fers.

GÉRARD.

Chère Marceline, c'est moi seul qui dois en supporter la honte. *(A Berthe et à Kolmann.)* Mes amis, prenez soin de ses jours ; reportez sur mon épouse cet attachement que vous m'avez toujours témoigné ; je ne puis plus rien pour vous marquer ma reconnaissance, l'estime publique et votre propre cœur vous en dédommageront.

MARCELINE.

Cher Gérard !

GÉRARD.

Adieu, Marceline, adieu pour jamais. *(Mouvement de sortie.)*MARCELINE, *vivement.*

Emmenez-moi avec mon époux, je vous en supplie.

(Victor paraît à la porte du cabinet.)

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VICTOR.

VICTOR, *agité.*

Quelle voix viens-je d'entendre?... ces pleurs!.. ces cris!.. *(Regardant.)* Dieu ! ma mère!..

MARCELINE.

C'est lui... c'est mon fils. *(Elle tombe dans ses bras.)*

GÉRARD.

Grand Dieu ! et moi qui allais frapper!.. ô mon fils ! *(Il le presse sur son cœur.)* Le sais-tu ? je suis condamné, la mort plane sur ma tête.

VICTOR.

Oui, mais tu ne l'as pas méritée, je le sens à mon cœur. Ah! venez que je vous y presse tous les deux.

L'OFFICIER.

Partons, messieurs.

VICTOR.

Venez, auteurs sacrés de mes jours; je vous sauverai, où nous périrons ensemble!

L'OFFICIER.

Marchons!... *(Il donne le signal à ses soldats; Gérard est placé au milieu des soldats; Victor et Marceline sont à ses côtés, le tenant par la main.)*

TABLEAU.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente dans le fonds , le Pont de Kehl , et au-delà du Rhin , un site du pays de Bade ; à droite plusieurs bâtimens , parmi lesquels est la douane , on y entre par une grande porte cochère ; sur le premier plan opposé , l'entrée d'un cabaret.

(Le rideau se lève au point du jour , on voit un factionnaire allemand au bout du Pont , du côté de Bade , et un factionnaire français du côté de France , et Freytag occupé à tendre un filet.)

SCENE PREMIERE.

PETERS , FREYTAG , factionnaires.

(Les factionnaires en se promenant paraissent et se disparaissent.)

PETERS.

Eh bien ! Freytag , qu'est-ce que tu fais-là ? Ton grand filet n'est pas encore tendu , depuis une heure que tu es parti de la maison . . . Songe donc que la mère Jacqueline nous attend dans son cabaret. Elle a promis du beau poisson pour le déjeuner de monsieur l'adjutant , et des sous-officiers qui sont de service au Pont de Kehl . . . Alerte ! . . .

FREYTAG , *il a fini de tendre son filet.*

Alerte ! . . . Alerte ! . . . Vous n'êtes jamais content. Est-ce que mon grand filet n'est pas tendu ? Est-ce que j'n'ons pas déjà dans ce panier plus d'six livres pesant d'barbillons , d'gougeons et d'toutes sortes d'poissons pris à l'hamçon , donc ? . . . *(Il lui donne le panier.)*

PETERS.

C'est bon ! c'est bon . . . paresseux ! J'entre au cabaret pour recevoir not' paiement de la mère Jacqueline . . . Toi songe à profiter de la permission que j'ons eue de pêcher auprès du Pont.

FREYTAG , *malignement.*

Oh ! soyez tranquille , père Péters , j'en prendrons du gros aujourd'hui ; mais il faut lui donner le temps de mordre à l'amorce.
Il en jete dans le Rhin. Péters entre dans le cabaret.

SCENE II.

FREYTAG, *seul.*

Je n'sommes pas fâché de rester seul ici, pour voir comment je ferai pour remplir les vœux de c'te bonne mamzelle Rose ; il faut que j'examine ben tout... En plein jour faire un coup pareil, c'est hardi!... raison de plus pour réussir...

Six heures sonnent à l'horloge.

SCENE III.

FREYTAG, *seul.*

Six heures! on va relever les factionnaires, examinons tout, et mine de rien!... (*Quelques soldats commandés par Sans-Regret sortent, et vont relever les sentinelles; pendant ce temps, Maurice paraît avec un sergent. Ils gagnent le devant de la scène.*)

SCENE IV.

MAURICE, SANS-REGRET, un Sergent, FREYTAG, Quelques Soldats.

MAURICE.

Sergent, je laisse à votre garde tous les effets qui ont appartenu au malheureux Charles; ils doivent être transportés chez le capitaine rapporteur.

(*Le sergent fait un signe d'assentiment, et sort.*)

SANS-REGRET.

Mon adjudant, les sentinelles sont relevées.

MAURICE.

C'est bien. Camarades, au repos jusqu'à ce qu'on nous annonce l'arrivée du commandant Badois, qui nous doit amener les prisonniers; mais alors, de la tenue!... Que l'étranger voye qu'en paix comme en guerre, le soldat français est toujours ferme au poste...

SANS-REGRET.

J'espère, mon adjudant, que c'te tournure-là ne fera pas déshonneur au régiment... C'est par celle d'un recrue.

MAURICE, *examinant.*

Morbleu! c'est vrai... Il ne manque qu'un demi-pouce à ta moustache...

SANS-REGRET.

Ça viendra, mon adjudant...

MAURICE, *apercevant Freytag.*

Ah! te voilà petit Freytag... Eh bien! que viens-tu faire ici?..

FREYTAG.

Tendre mon filet... J'en ons la permission, et puis vous apporter l'poisson pour vot' déjeuner... (*Écoutant vers le cabaret.*) Entendez vous?... Psch... Psch... (*Il imite le bruit de la friture.*) Tenez, vous êtes dans la poêle.

MAURICE.

Hein! qu'est-ce que tu dis?

FREYTAG.

J'dis que l'père Péters est-là chez la mère Jacqueline, et qu'on fait frire votre déjeuner... Ça s'ra fait à la minute... Vous allez avaler le gougeon.

SANS-REGRET.

C'est bon, pourvu qu'on ne nous fasse pas trop long-temps croquer le marmot...

MAURICE.

Songez que notre repas ne doit pas durer plus qu'une charge en douze temps.

FREYTAG.

Quoiqui vous presse donc tant, messieurs les militaires?

SANS-REGRET.

Est-ce que ça te regarde?

FREYTAG.

N'vous fâchez pas, monsieur le caporal... Ah! j'y pensais pas; vrai... On doit amener, dit-on, à ce matin c'pauvre monsieur Gérard.

MAURICE.

Tu as l'air de le plaindre... Est-ce que tu le connais?

FREYTAG.

Pas positivement, mais j'ons entendu parler d'lui comme d'un brave homme... Un ancien militaire qui a ben servi, qui s'est ben battu, et qui est accusé d'un meurtre... Quoi!..

MAURICE.

Un vieux soldat aurait oublié la consigne du brave, au point de commettre un crime... Oh! c'est impossible!..

FREYTAG.

C'est c'que j'pensons... On dit qu'on a arrêté aussi son fils, ce jeune homme qui s'est batta hier là-bas dans les ruines...

SANS-REGRET, *avec douleur.*

Et qui a tué notre pauvre camarade...

Et les deux prisonniers ?

FREYTAG.

Vont être amenés ici.

MAURICE.

Et où les mettrez-vous ?

FREYTAG.

MAURICE.

On s'arrange comme on peut ; le père dans la prison des Douanes, là, près du Rhin.

FREYTAG, à part.

Bon !

MAURICE.

Et le fils au corps-de-garde avec nous ; son affaire s'arrangera... un duel... la jalousie...

FREYTAG.

Bon, bon ! (à part) J' n'ai pas d' temps à perdre pour aller prévenir mamzelle Rose.

MAURICE.

Ils seront ici avant sept heures.

SANS-REGRET, à Freytag.

Tu vois bien que si on ne se dépêche pas pour notre déjeuner nous serons forcés de manger vite, ce qui est dangereux, ou de quitter la table à moitié chemin, ce qui est désagréable.

FREYTAG.

Rassurez-vous, vi' à l' père Péters qui m' fait signe.. Messieurs, vous êtes frits.

(Il les salue.)

MAURICE.

Il est drôle le petit bonhomme.

SANS-REGRET.

Passes avec nous au comptoir, je te ferai prendre un poisson.

FREYTAG.

Merci, je n' fais qu' ça depuis l' matin.

SANS-REGRET.

Tu es donc un luron, toi ?

FREYTAG.

Faut pas être luron pour ça, faut être pêcheux. (il rit) Eh ! eh !

SANS-REGRET.

Ah ! malin...

MAURICE.

Allons, allons, à table.

(Ils entrent.)

FREYTAG.

Eh ! qu'est-ce que j' voyons là ?... c'est, j' crois, l' père Dumont ; il a un air sournois qui ne me plaît pas du tout... courons

Le Pont de kehl.

8

retrouver mamzelle Rose et lui faire part de ce que j'avons appris.
En sortant, il henrte M. Dumont.

SCENE V.

DUMONT, *seul. (Il arrive réveur.)*

L'instant de l'extradition n'est pas éloigné... Je ne suis pas tranquille; la lettre menaçante de Burck, remise hier dans les mains de mon malheureux fils... aura-t-il eu le temps de l'anéantir avant ce fatal combat?... Si elle était restée dans le portefeuille, que son adversaire a, sans le savoir, emporté avec son habit?... s'ils avaient lu cet affreux écrit!.. je frissonne ah! Victor, tu ne soupçonnes pas combien mes craintes, mes inquiétudes ont déjà vengé ton père! Attendons-le, puisqu'il le faut... au premier regard, au premier mot, je découvrirai...

SCENE VI.

DUMONT, ROSE, FREYTAG,

FREYTAG, *entrant avec précaution.*

Venez, venez, mamzelle, je crois qu'il est parti.. Ah! mon Dieu! il y est encore. (*Rose fait un mouvement pour sortir.*)

DUMONT, *l'apercevant.*

(*Bas* Que vois-je? (*Haut*) vous ici, Rose! quel motif peut vous y attirer?...)

(*Freytag se retire du côté du pont et le traverse.*)

SCENE VII.

DUMONT, ROSE.

ROSE.

Ah! le plus sacré! je dois apporter quelques consolations à l'infortunée Marceline; c'est à moi de recueillir ses larmes dans cet instant terrible, qui va la séparer d'un époux, d'un fils.

DUMONT.

C'est à elle seule à gémir sur leur sort.

ROSE.

Peut-elle les suivre dans les cachots qui vont s'ouvrir pour eux?... et qui lui offrirait un asile, si je l'abandonne? je la conduirai chez ma tante Gutberg.

DUMONT.

Un asile!... quoi!... l'épouse du meurtrier se réfugierait sous le toit de la victime?

ROSE.

C'est ma tante elle-même qui a dicté ma démarche. Certaine de l'innocence du père de Victor, j'ai fait passer ma conviction dans l'âme de celle qui me tint lieu de mère; c'est par ses ordres que je suis ici.

DUMONT.

Dites plutôt qu'un coupable amour vous entraîne, vous qui ne rougissez pas d'aimer le fils d'un homme flétri par un arrêt infamant.

ROSE.

Pourquoi rougirais-je d'un amour légitime, jadis approuvé par nos parens?... J'aime Victor et mon cœur est tranquille... en serait-il de même s'il était le fils d'un assassin?...

DUMONT.

Mais ce Victor n'est-il donc pas coupable lui-même? n'est-ce pas sa main qui a plongé le fer dans le sein de mon fils?

ROSE, avec indignation.

Arrêtez, monsieur, les aveux de Charles expirant, mettent Victor au-dessus d'un pareil soupçon... Mais, quand je vous vois accuser faussement le fils, ne m'est-il pas permis de croire que vous avez accusé le père avec la même légèreté?

DUMONT, troublé.

Que dites-vous, Rose?

ROSE.

Ah! monsieur, s'il était possible que vous ne fussiez pas parfaitement convaincu que c'est le malheureux Gérard qui a tué mon oncle, il en serait tems; oui, vous pourriez encore, en rétractant votre déposition, empêcher l'accomplissement de la plus funeste injustice..

DUMONT.

Mademoiselle, un pareil doute est un outrage.

ROSE.

Un outrage? non, monsieur, c'est un service important que je vous rendrais à vous-même... Songez, monsieur Dumont, songez qu'un tems viendra où vous vous reprocherez le sang que votre silence aura fait verser... Une famille malheureuse, à laquelle vous aurez ravi l'honneur et l'estime publique, s'offrira sans cesse à vos regards, et le repos de votre existence sera à jamais perdu...

SCENE VIII.

LES MEMES, FREYTAG.

(Freytag accourt par le pont.)

FREYTAG.

Mamzelle Rose, mamzelle Rose... ils sont là-bas de l'autre côté du Rhip... on va les amener par ici... pau' gens... j'les ai aperçus au milieu des soldats étrangers... Ah! Dieu de Dieu!... ça me fait-y mal. *(Il pleure.)*

(On entend un roulement éloigné, et un moment après, le roulement du poste français répond.)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, SANS-REGRET, SERGENT Soldats, PETERS.

(Maurice et Sans-Regret sortent du cabaret avec Pters.)

MAURICE.

C'est le détachement Badois... Caporal, allez reconnaître... *(Sans-Regret se porte avec quatre hommes sur le pont.)*

SCENE X.

LES MEMES, excepté SANS-REGRET et les Soldats.

ROSE, à Dumont.

Ah! monsieur, éloignez vous, votre présence ne pourrait qu'ajouter à leur infortune.

MAURICE.

Cette jeune fille a raison, monsieur Dumont, vous ne devez pas vous trouver en présence du soldat qui s'est battu contre votre fils... Ce n'est la place d'un père, morbleu!...

DUMONT, troublé.

Monsieur l'adjudant, un devoir indispensable m'y oblige.

MAURICE, le regardant avec une indifférence marquée.

Comme vous voudrez.

PETERS, à Freytag qui lui parlait.

(Bas) C'est entendu... tais-toi. *(bas à Rose)* J' vas à notre barque; les camarades y sont déjà. Dès que monsieur Gérard aura consenti, donnez-moi le signal et j' serons tout prêts. *(Il sort avec Freytag.)*

ROSE, *bas*.

Silence!...

(On voit le caporal reconnaître la troupe badoise à l'extrémité du pont.
L'officier Badois présente son ordre d'extradition.)

SCENE XI.

MAURICE au fond, SANS-REGRET et SERGET sur le pont,
DUMONT près du cabaret, ROSE contre la douane.

On voit Gérard, Victor, Marceline et Kolmann sur le pont, au milieu des soldats badois; la troupe fait halte au milieu: les deux pelotons sont rangés et font face au public; Sans-Regret reçoit les prisonniers; l'officier badois et deux des siens descendent en scène avec lui. Marceline, pendant ce tems, ayant aperçu Rose, court l'embrasser. Gérard et Victor sont retenus au fond. Kolmann reste avec eux.)

ROSE.

Ma mère!...

MARCELINE.

O ma fille!... Il n'y a donc plus d'espoir pour nous!

ROSE, *bas*.

Il en est peut-être encore... chère Marceline!... demandez que nous soyons seules un moment avec votre époux et votre fils... Confiez-vous à moi.

MARCELINE, *bas*.

Je vous entends... (*haut*.) Monsieur l'adjudant, permettez-vous à une famille infortunée qui va se séparer pour jamais, de se dire un dernier adieu?

MAURICE.

Mon service ne s'y oppose pas, et quand le devoir marche avec l'humanité, Maurice est trop content d'accorder à une mère une pareille demande. (*Au chef Badois*.) Monsieur le lieutenant! veuillez bien entrer au poste pour remplir toutes les formalités.

L'OFFICIER.

Monsieur l'adjudant, il suffit que vous attestiez par écrit que j'ai remis entre vos mains, ceux que le commandant de Kbel avait confiés à ma garde.

MAURICE, à Sans-regret.

Caporal! veuillez sur les prisonniers..

Ils entrent dans la douane. Dumont se glisse dans le cabaret en examinant tout avec inquiétude. Sans-Regret est au fond avec des sentinelles posées de divers côtés, les Badois restent en bataille sur le pont, le caporal fait avancer Victor et Gérard près des deux femmes, puis s'éloigne.)

SCENE XII.

KOLMANN, VICTOR, GÉRARD, ROSE, MARCELINE,
Troupes au fond.

GÉRARD.

C'est donc pour mourir du supplice des scélérats que je rentre dans ma patrie... O mon dieu! c'en est fait, ma tête tombera sous le glaive dirigé par l'aveuglement et la perfidie... La tache ignominieuse qui couvre mon front ne pourra s'effacer, et je vais léguer l'opprobre à ma famille!... (*à Victor.*) O mon fils, orphelin, abandonné, marqué du sceau héréditaire du déshonneur que deviendras-tu dans le monde? tous les chemins de gloire et de fortune vont se fermer devant toi.

VICTOR.

Ah! mon père, l'image des injustices qui vous accablent, a brisé mon cœur, que ne puis je les faire cesser au prix de tout mon sang.

ROSE, avec mystère.

Il est encore un moyen de vous rendre la liberté.

VICTOR.

Parle, ma bien aimée, que je te doive la vie de mon père.

ROSE.

Il nous reste à peine un instant, écoutez-moi, mes amis...

(*Tous se rapprochent d'elle. Dumont sort du cabaret, écoute, et se dirige vers le corps de garde situé derrière la douane lorsque Rose a cessé de parler.*)

ROSE, continuant.

J'ai su que vous deviez être un moment déposé dans la prison de la douane, elle donne sur le fleuve, je me suis assurée d'hommes dévoués, ils sont à l'instant où je parle, dans une barque; le courage des bateliers, leur adresse... il y a peu de dangers et vous serez de l'autre côté du Rhin, avant que l'alerte puisse être donnée de celui-ci.

(*Dumont s'éloigne vivement.*)

KOLMANN.

Li être pien pensé, mamzelle.

MARCELINE.

Fille généreuse! nous te devons plus que la vie.

VICTOR.

Mon père! n'hésitez pas.

GÉRARD.

Que me proposes-tu?... de m'avouer criminel par une fuite honteuse!

MARCELINE.

Cher époux! ne t'ai-je pas arraché une fois à la mort? ne m'as-tu pas suivi?

(*Dumont revient en amenant vivement Maurice, ils écoutent attentivement tous les deux.*)

GÉRARD

Alors, je n'avais pas vu, je n'avais pas embrassé mon fils; maintenant qu'il est convaincu de mon innocence.

ROSE.

Mais, hélas! tout le monde ne l'est pas.

GÉRARD.

Que m'importe l'opinion des hommes? mon fils, mon époux (à *Rose et à Kolmann.*) et vous, mes uniques amis, mais Dieu avant tout, tout ce que j'aime, tout ce que je respecte connaît la vérité, le reste ne m'est plus rien.

KOLMANN, ROSE, MARCELINE, VICTOR, ensemble.

Nous vous supplions.

GÉRARD, avec calme.

Lors même que vous offririez à mes yeux le tableau d'une fuite exempte de dangers et une retraite impénétrable à mes ennemis, vous n'obtiendriez rien.

(*Maurice regarde avec mépris Dumont, qui reste interdit. Dans ce moment l'officier Badois traverse le pont. Maurice lui fait le salut militaire et rentre un moment dans le corps-de-garde.*)

SCENE XIII.

LES MÊMES, DUMONT.

ROSE, apercevant Dumont.

Ciel! monsieur Dumont.

VICTOR, furieux.

Lui! dans ces lieux.

GÉRARD.

Vient-il nous insulter par sa présence?

VICTOR.

Le misérable! il ose s'approcher de nous.

DUMONT.

Calmez vos inquiétudes; je ne viens point avec des intentions hostiles.

GÉRARD.

Quel motif peut amener parmi des infortunés, l'auteur de tous leurs maux.

VICTOR.

Il vient sans doute recevoir la victime pour la traîner au supplice... calomniateur et assassin, il ne lui manque plus que le titre de bourreau!

DUMONT, à part.

Des menaces, des injures! ils n'ont pas lu la lettre. (*haut.*) Victor, vous avez perdu le droit de me faire des reproches, c'est votre main qui m'a privé d'un fils.

GÉRARD.

Le ciel a conduit ses coups, il a voulu que Victor fut mon vengeur?

ROSE.

L'instant de manifester sa justice n'est peut-être pas éloigné.

MARCELINE.

Partez, partez, monsieur, et laissez s'accomplir la funeste destinée que vous avez fait peser sur la tête mon époux.

(*Dumont, confus, étonné, semble reculer devant les menaces et l'indignation générales. Quelques soldats Français viennent se ranger en scène.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MAURICE, excepté les troupes Badoises.

MAURICE, à Gérard.

Vous ne pouvez, monsieur, demeurer ici plus long-temps, vous êtes mon prisonnier et je répons de vous jusqu'à ce que l'escorte arrive pour vous transférer à Strasbourg, suivez-moi. (*À Victor.*) Vous, Victor, votre cougé définitif trouvé dans votre uniforme, et la déclaration de votre adversaire ne vous soumettent qu'à la détention prononcée par la loi contre le duel; je suis chargé à la descente de la garde, de vous conduire auprès du capitaine-rapporteur; jusqu'à ce moment, vous êtes sous ma surveillance; mais vous êtes sous-officier comme moi, et votre parole d'honneur de ne pas vous éloigner du poste.

VICTOR.

Jc vous la donne, de trop puissans motifs me retiennent auprès de mon malheureux père.

MAURICE.

J'y compte, un brave ne force jamais une pareille consigne.
(Les soldats emmènent Gérard. Marceline, Rolmann et Rose accablés de douleurs, rentrent avec lui dans la douane.)

VICTOR, avec amertume à Dumont.

Et vous n'êtes point touché de semblables douleurs ? malheureux ! à défaut d'autres preuves, vos remords proclameront un jour l'innocence de mon père.

(Il va suivre le cortège, Dumont l'arrête prêt à entrer dans la douane.)

SCÈNE XV.

VICTOR, DUMONT.

DUMONT.

Monsieur Victor, écoutez-moi !

VICTOR.

Pourquoi m'arrêtez-vous ? est-ce encore pour m'accuser de la perte de mon infortuné camarade ? c'est vous même qui avez causé cette fatale querelle avec votre fils.

DUMONT.

Mon fils !

VICTOR.

J'ai lavé dans son sang l'outrage qu'il me faisait en proférant contre l'auteur de mes jours, la plus infâme calomnie... calomnie, vous le savez, monsieur Dumont ?

DUMONT.

Je ne te blâme pas, Victor, de douter du crime de ton père, je conçois ta douleur, comprends aussi la mienne... Charles, n'est plus !...

VICTOR.

Que n'ai-je succombé à sa place ?

DUMONT.

Mais moi, son père, moi qui le pleurerai toujours, pourquoi faut-il que je te voie encore couvert de ses dépoüilles ?

VICTOR, regardant son habit.

Ah ! qu'il me tarde de quitter...

DUMONT.

Tu sais combien les moindres objets qui ont appartenu à un fils, sont chers au cœur d'un père, surtout lorsque ce fils n'est plus.

VICTOR.

Hé bien !

Le Pont de Kehl.

DUMONT.

Son uniforme, je le sais, ne peut rester dans mes mains, il sera réclamé par ses chefs, mais ne renferme-t-il aucun objet qui put me rappeler mon malheureux fils ? n'as-tu rien trouvé, rien ?..

VICTOR.

Un porte-feuille. (*Il l'ôte de sa poche.*)

DUMONT.

Tu as vu peut-être ce qu'il renferme ?

VICTOR.

Ce portefeuille ne m'appartient pas, et avais-je le droit ?

DUMONT.

Ah ! Victor, tu ne peux refuser à un père éploré sa dernière consolation.

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, MAURICE, qui a entendu cette scène à la porte de la douane.

VICTOR, regardant le portefeuille.

Mais monsieur, il porte le nom du régiment et de la compagnie dans lesquels votre fils servait comme sergent-major, voyez vous-même ?

DUMONT.

Cela m'empêche-t-il ? (*Il va saisir le portefeuille.*)

MAURICE, s'avançant et s'en emparant.

Monsieur, Victor a raison, votre fils était sergent-major, des papiers utiles à la comptabilité de la compagnie peuvent être dans ce portefeuille, je ne puis le laisser en vos mains. D'ailleurs, il faut que je remette à la garde du poste, tous les papiers qui ont appartenu au malheureux Charles.

DUMONT.

Mais, monsieur, cependant j'ai des droits.

MAURICE.

Vous les ferez valoir devant le capitaine-rapporteur.

DUMONT, à part.

Comment faire ?

(*On entend le tambour rappeler.*)

VICTOR, égaré.

C'est le signal ! Dieu ! l'on va conduire mon père à la mort ; ah ! courons lui donner un dernier embrassement.

SCENE XVII.

DUMONT, *seul.**(La troupe est dans le fond.)*

De quel moyen me servir maintenant pour empêcher qu'on ne lise cet écrit? S'il parvient jamais sous les yeux du tribunal, je suis perdu; n'est-il donc plus que la fuite qui puisse me faire échapper aux dangers qui me menacent? mais en me préparant au départ, ce serait peut-être éveiller les soupçons; et d'ailleurs, suis-je bien certain que cette lettre soit encore dans le portefeuille... mon fils aura-t-il risqué les chances d'un combat incertain avant de l'avoir fait disparaître... Allons, allons, il sera toujours temps de prendre un parti.

SCENE XVIII.

DUMONT, MAURICE, GÉRARD, MARCELINE, ROSE, VICTOR, KOLMANN, SANS-REGRET, Soldats.

(Tout le fond vers le fleuve se trouve garni. Gérard, groupé avec sa femme, son fils, Kolmann et Rose, s'avance péniblement au milieu de ses gardes.)

VICTOR, *égaré.*

Mon père! ah! quel affreux moment!

GÉRARD,

Mon fils! chère épouse! Dieu l'a voulu... résignons-nous, l'existence que je traînais loin de ma patrie, mérite-t-elle tant de regrets? Privé de l'honneur, contraint de respirer un autre air que celui qui m'avait vu naître... ah! croyez-moi, mes amis, pour un homme de cœur, la mort est cent fois préférable!

MARCELINE.

La mort!

GÉRARD.

Elle n'a plus rien d'affreux pour moi, puisque j'emporte avec moi l'idée consolante que vous êtes tous persuadés de mon innocence, puisque mon fils m'a pressé dans ses bras sans rougir.

MARCELINE.

• Cher époux!

VICTOR.

Mon père! *(Gérard les presse sur son cœur, et va ensuite à Kolmann, en lui tendant la main.)*

GÉRARD.

Kolmann! veille sur mon fils!

ROSE.

Monsieur Gérard, vous oubliez votre fille.

GERARD, *lui tendant les bras.*

Chère enfant ! (*à Dumont*) Malheureux ! vois les larmes qu'ils répandent, entends leurs sanglots, contemple leur désespoir... réponds ; suis-je un assassin ?

DUMONT.

Que me demandez-vous ? est-ce moi qui suis votre juge ? est-ce moi qui ai prononcé votre arrêt ?

GERARD.

Non, mais c'est ton faux témoignage qui l'a dicté. (*avec calme et noblesse.*) Ecoute, Dumont, la dernière parole d'un homme qui marche à la mort est sacrée... je t'ajourne devant le tribunal suprême, où d'accusé, je deviendrai ton accusateur. (*avec force*) Qu'on m'entraîne loin de cet homme, je lis, dans sa secrète terreur, ce qu'il n'ose avouer ; sa punition est déjà commencée. (*Les soldats l'emènent ; Marceline, Rose, Kolmann et Victor le suivent.*)

DUMONT.

Enfin, je suis délivré de leurs vaines clameurs. O mon fils ! ils m'ont reproché ta mort... à ma haine pour eux se joint la soif de te venger. Ah ! que ne puis-je faire partager à ton meurtrier le destin de son père.

SCENE XIX.

BURCK, DUMONT.

Dumont regarde avec joie le cortège qui s'éloigne. Burck, qui a paru à la fin de la scène précédente, traverse vivement le pont. Il a l'air égaré ; dès qu'il aperçoit Dumont, il accourt près de lui.

DUMONT

Burck !... misérable !... tu oses reparaitre ici

BURCK.

Nous sommes perdus !...

DUMONT.

Comment ! quand Gérard marche à l'échafaud ?

BURCK.

Tremblez que nous n'y montions à sa place.

DUMONT.

Que dis-tu ?

BURCK.

Ce funeste billet que je feignis de brûler à vos yeux.

DUMONT.

Tu l'aurais conservé...

BURCK, *froidement.*

Oui.

DUMONT, *avec anxiété.*

Eh! qu'en as-tu fait?...

BURCK.

Ecoutez... hier, en vous quittant, j'allai à Strasbourg pour convertir en papier sur Vienne les deux cents louis que vous m'avez remis, et je roulai cet écrit avec mes lettres de change... C'était pour moi deux objets également précieux... Au sortir de Strasbourg, je rencontre la femme de Gérard... je suis ses pas dans l'espoir de vous rendre un dernier service... Au moment même où je vous écrivais pour vous révéler la demeure de votre ennemi... je ne sais quelle fatalité fit tomber de mes mains...

DUMONT, *vivement.*

Tu aurais perdu?...

BURCK.

Votre lettre et ma fortune.

DUMONT.

Dans quel lieu?

BURCK.

Chez le charbonnier Kolmann; c'est de là que je vous écrivais...

DUMONT.

Chez Kolmann... sous les yeux de Gérard...

BURCK.

Je viens de chez lui... on m'a dit qu'il avait traversé le Rhin.

DUMONT.

Oui, il est ici; mais que prétends-tu faire?... lui parler?... et s'il avait lu...

BURCK.

Que m'importe... Sans ressources pouvais-je continuer ma route et traverser les mers pour tenter la fortune?... Ma foi, je joue le tout pour le tout.

DUMONT, *réfléchissant.*

Non, attends.

(Burck observe Dumont attentivement.)

SCENE XX.

LES MÊMES, VICTOR, KOLMANN.

(Kolmann suit Victor qui se dirige lentement vers la douane dans le fond.)

KOLMANN, *vivement, à mi-voix.*

Gutter got'... foilà les deux faux témoins!

VICTOR, *près d'éclater.*

Dieu!...

KOLMANN, *le retenant.*

Chat!...

DUMONT à Burck:

Malheureux! pourquoi n'as-tu point anéanti ce monument de notre traité... tu me soupçonnes donc?...

BURCK.

J'en avais le droit.

DUMONT.

Imprudent!... tu oubliais que cet écrit peut sauver Gérard et nous perdre.

VICTOR.

Qu'entends-je!...

KOLMANN, *bas.*

Paix! oh! si c'était! (*Il cherche dans sa poche, et remet vivement à Victor la lettre de Burck*) lisez, lisez.

BURCK.

Non, non, il n'y a point à balancer... à quelque prix que ce soit, il faut que Kolmann me rende ce que j'ai perdu.

VICTOR, *parcourant la lettre.*

Ciel! mon père. (*Il sort vivement.*)

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, excepté VICTOR.

BURCK et DUMONT, *se retournant au bruit qu'a fait Victor en courant et apercevant Kolmann.*

Kolmann!

BURCK, *bas à Dumont.*

Laissez-moi faire.

KOLMANN, *à part.*

Ils vont m'interroger... nous allons voir...

BURCK.

Ah! ah! vous ici, bon charbonnier, je sors de chez vous, et j'allais vous chercher à Strasbourg.

KOLMANN.

Je croyais vous parti bien loin.

BURCK.

Je ne tarderai pas. Mais vous devez soupçonner le motif qui me ramène ici. (*Kolmann le regarde sans répondre.*) N'avez-vous pas trouvé des lettres de change?

KOLMANN.

Des lettres-de-changé?...

BURCK.

Oui, que j'ai égarées hier en écrivant chez vous... J'en suis sûr.

KOLMANN.

Ah! eia, eia.

BURCK, avec une indifférence affectée.

Vous les avez sans doute?

DUMONT.

Evous allez les lui remettre.

KOLMANN, lui rendant ses lettres de change.

Foilà!...

(Dumont entraîne Burck sur l'avant-scène, à gauche, et ils déroulent les lettres de change.)

KOLMANN, les regardant.

Cherche... cherche...

DUMONT ET BURCK.

Le billet n'y est plus.

BURCK, observant Kolmann.

Parmi ces lettres de change il y avait un papier.

KOLMANN.

Eia, mais li être pas de l'argent, je avre allumé mon pipe.

(Il fait le geste d'allumer sa pipe.)

DUMONT.

Tu mens.

KOLMANN, faisant un geste.

Eh!...

BURCK, à Dumont.

Paix!... (s'approchant de Kolmann.) Ce papier ou ta vie...

(Il tire un poignard d'une poche le long de la cuisse droite.)

KOLMANN, il retient son bras, se débat et s'échappe, par c ort le théâtre, s'arme d'un fragment de rame d'un bateau.

Au secours, à l'assassin!...

DUMONT.

Il m'a perdu... plus d'espoir!... J'ai de l'or sur moi...

Fuyons...

(Pendant l'espèce de combat qui s'engage entre Burck et Kolmann, on entend du bruit au-dehors. Dumont s'élance sur le Pont; il va dépasser la sentinelle placée au milieu.)

KOLMANN, crie à la sentinelle.

Arrêz, arrêz... C'est un assassin.

(La sentinelle le met en joue. Dumont reste comme pétrifié.)

SCENE XXII.

LES MÊMES FREYTAG, dans un petit bateau, soldats accourant, aux cris de Kolmann.

FREYTAG, apercevant Kolmann et Burck.

Ah! mon dieu!...

BURCK, il veut passer sur le pont, mais il voit Dumont qui est arrêté, et revient furieux sur le devant de la scène.

Je n'ai plus d'autre ressource que de traverser le Rhin à la nage..

(Il évite Kolmann qui le poursuit, et s'élançe dans le Rhin.)

(Les soldats qui sont arrivés au bruit, l'ajustent avec leurs fusils)

FRAYTAG, dans son bateau.

Arrêtez, ne tirez pas; il est dans mon filet.

(Les mariniens sont arrivés aux cris de Freytag, et ils aident à retirer Burck de l'eau. Deux soldats qui étaient montés sur le pont amènent Dumont. Sûrôt que Burck est retiré de l'eau; on se groupe autour de lui de manière qu'il soit à peine aperçu.)

SCENE XXIII.

LES MÊMES, ROSE, MARCELLINE, VICTOR, GÉRARD, MAURICE, villageois, l'adjudant.

VICTOR.

Je le répète, monsieur, mon père est innocent, cette lettre l'atteste.

MAURICE.

Si je pouvais en douter encore, celle trouvée dans le portefeuille du malheureux Charles, en donnerait la preuve incontestable, car elle reporte l'accusation sur la tête de Dumont, et de ce misérable.

MARCELLINE.

Cher époux, nos malheurs sont finis.

GÉRARD.

Rose, Victor acquittera la dette de son père.

MAURICE.

Oui, monsieur, le tribunal, auquel je vais remettre ces pièces importantes, se hâtera de vous rendre à votre famille, et de frapper les vrais coupables.

KOLMANN.

Ia... Ia. Je l'ai toujours dit, il y a une justice là-haut.

FIN.